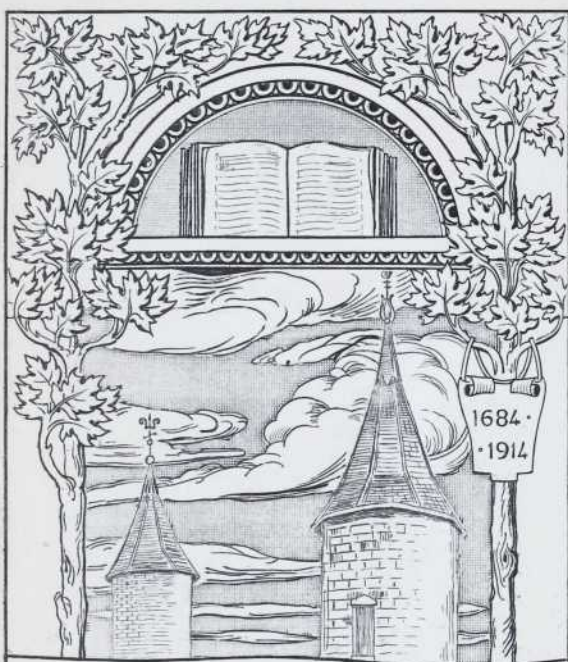






BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTRÉAL





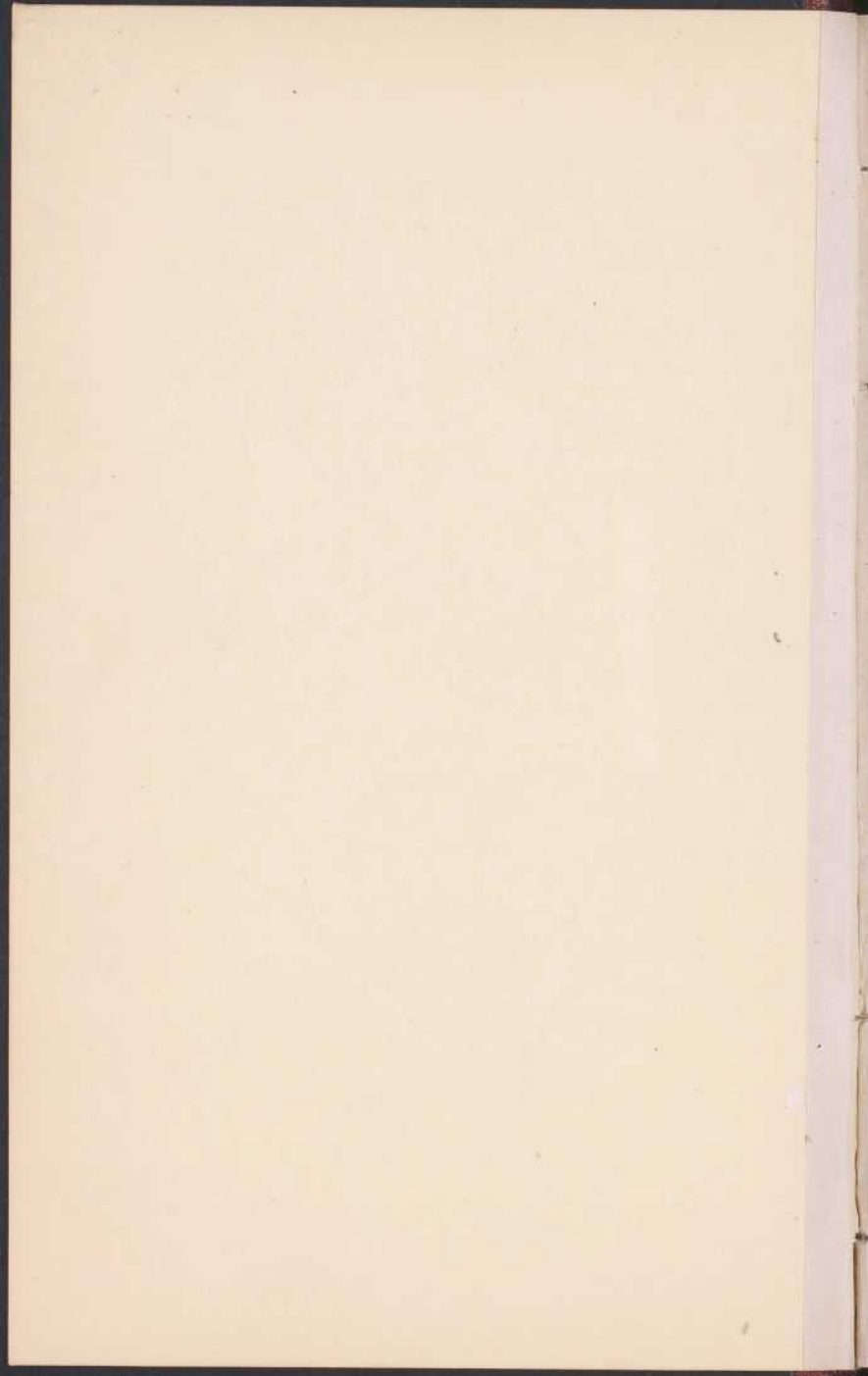
ÉDOUARD MONTPETIT

PROPOS

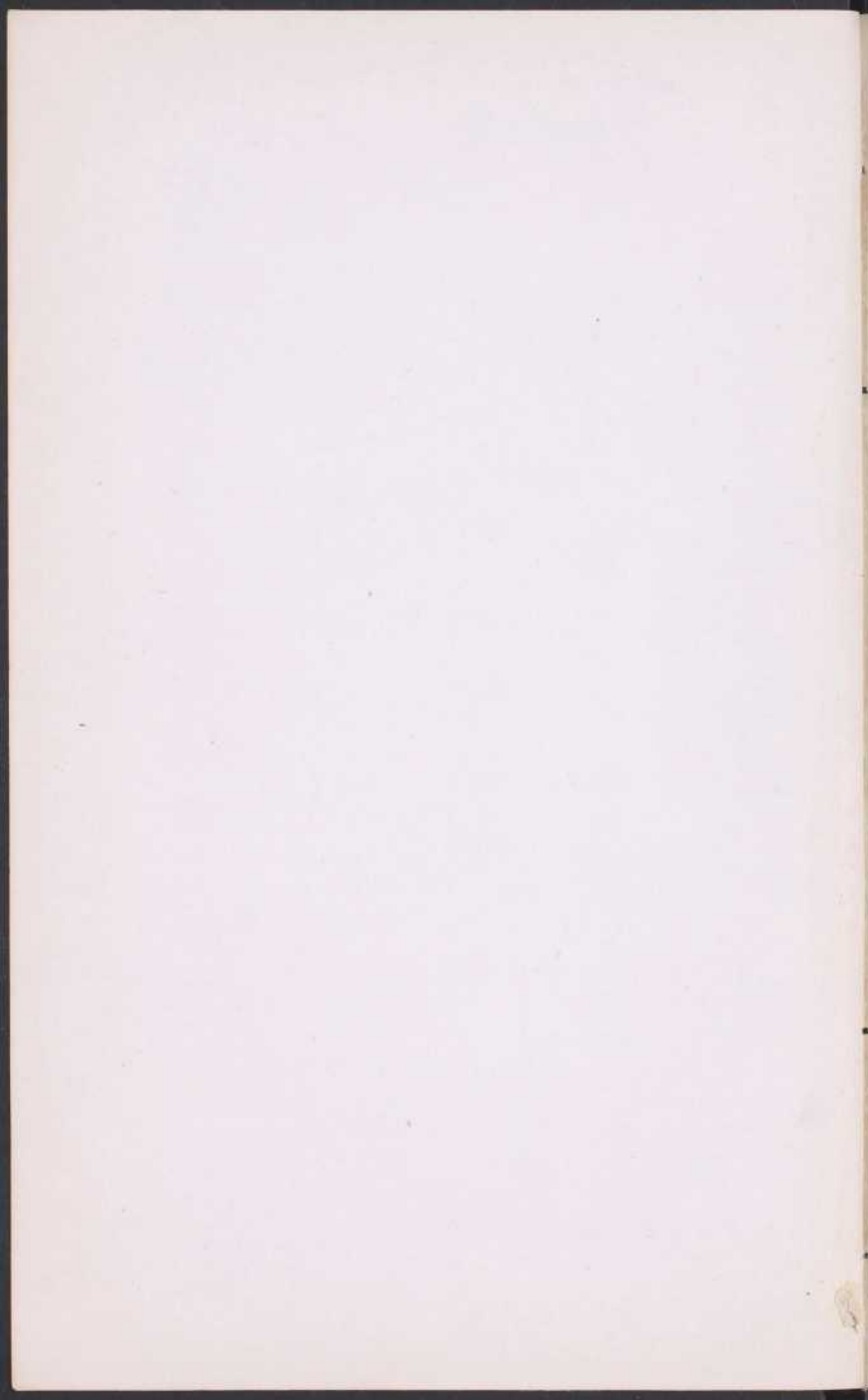
sur la

montagne

L'Arbre







PROPOS SUR LA MONTAGNE

DU MÊME AUTEUR

LES SURVIVANCES FRANÇAISES AU CANADA,

Paris, Plon-Nourrit, 1913, (épuisé).

AU SERVICE DE LA TRADITION FRANÇAISE,

*Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1919,
(épuisé).*

POUR UNE DOCTRINE,

Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1931, (épuisé).

SOUS LE SIGNE DE L'OR,

Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1932, (épuisé).

LES CORDONS DE LA BOURSE,

Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935, (épuisé).

LE FRONT CONTRE LA VITRE,

Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936, (épuisé).

D'AZUR À TROIS LYS D'OR,

Montréal, Éditions de l'A.C.F., 1937.

REFLETS D'AMÉRIQUE,

Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1941, (épuisé).

LA CONQUÊTE ÉCONOMIQUE, I — Les forces
essentielles,

Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1939, (épuisé).

LA CONQUÊTE ÉCONOMIQUE, II — Étapes,

Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1940, (épuisé).

LA CONQUÊTE ÉCONOMIQUE, III — Perspectives,

Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1942.

SOUVENIRS, I,

Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944.

EDOUARD MONTPETIT

PROPOS
SUR LA
MONTAGNE

Essais

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

1946

ÉDITIONS DE L'ARBRE
MONTREAL

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE:
VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PA-
PIER JAPON IMPÉRIAL DES PAPETE-
RIES ROLLAND DONT QUINZE EXEM-
PLAIRES HORS-COMMERCE NUMÉRO-
TÉS DE I À XV ET DIX EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE 1 À 10; CINQUANTE
EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ
BYRONIC DONT DIX EXEMPLAIRES
HORS-COMMERCE NUMÉROTÉS DE
XVI À XXV ET QUARANTE EXEM-
PLAIRES NUMÉROTÉS DE 11 À 50.

PS

9526

069P76

1946

Copyright 1946, by Les Éditions de l'Arbre, Inc.

Ce petit livre réunit des propos de circonstance tenus au hasard d'une vie de professeur ou de conférencier. Il est lourd de témoignages : cela tient à son histoire, s'il en a une.

De retour d'Europe, il y a bien des années, j'ai voulu non pas formuler des théories mais exprimer des idées sur notre économie. Je m'y essayai tant bien que mal, à la suite de quelques précurseurs, sollicitant des faits épars et des chiffres pauvres, appliquant au pays les principes que l'on m'avait enseignés et dont je tentais l'épreuve.

Patiente aventure, qui ne laissait pas de m'inquiéter. Quelles seraient les chances de ces idées ? Seraient-elles confirmées par l'expérience ou la doctrine ? En fait, elles l'ont été. Si bien que j'avais pensé un moment donner à cet ouvrage le titre de Confirmations qui m'a paru trop énigmatique.

Ainsi tournés, ces propos constituent une sorte de dossier où je me suis efforcé de mettre quelque diversité.

Peut-être obéissent-ils à une autre préoccupation: tous empruntent le chemin de l'école et se confient au souffle de l'action.

E. M.

Septembre 1945

DOUBLE CULTURE

104132 100000

I

J'ai toujours été attiré vers l'Alsace-Lorraine. Même avant d'aller étudier en France. Je m'abreuvais de Barrès qui m'apprenait le secret de la résistance française et la persistance d'une civilisation sous les coups de la défaite. Il m'indiquait des lieux de pèlerinage où la pensée se nourrit: Sion-Vaudémont, la Colline de Sainte-Odile. Je brûlais de mettre mes pas dans ses pas; d'observer, sous sa conduite, les pieuses réactions d'une âme éprise de souvenir. Surtout, je ne sais trop pourquoi, je voulais voir les arbres à l'escalade du mont sacré: ces pins droits qui montent en rangs serrés jusqu'au sommet, et dont Taine exalta la conquête.

Aussi, dès que la chose me fut possible, je quittai Paris sous un soleil merveilleux — on

était joyeux de quitter Paris pour l'inconnu, quand on était sûr d'y revenir — et je me dirigeai, accompagné de ma femme qui partageait mon rêve, vers le périple que nos modestes ressources limitaient: Nancy, Strasbourg, Sainte-Odile, puis, pour varier et profiter d'une escapade, la Forêt Noire, les chutes du Rhin et la Suisse. Pour la première fois, nous nous évadions.

De cette Alsace-Lorraine d'avant-guerre et pourtant si proche de la guerre, je garde des images avivées, cela va de soi, par la pensée de Barrès: la tranquille discipline de Nancy, les toits de Strasbourg autour de la cathédrale, les silences de Metz rompus par l'étourdissant *pas de l'oie*, le sourire furtif mais si franc de l'Alsacien sous l'uniforme, les confidences d'un vieillard faites tout bas, dans un souffle de révolte, partout chez les initiés une espérance tenace. Sainte-Odile enfin, vers laquelle accèdent les encerclements d'une route sans fin, d'un accueil familial, avec sa place vide, le monastère et le fameux potager. De la plaine, montait une prière lourde de siècles.

Bien différente fut ma seconde visite, qui eut lieu en 1925 à la suite de mon cours en Sorbonne, où j'avais plusieurs fois évoqué l'Alsace-Lorraine à propos du Canada français.

Des amis avaient aimablement comploté de me faire visiter, autrement qu'en touriste, le pays de mes convoitises, de me le faire connaître, sinon en profondeur au moins dans la variété de ses institutions, de m'en révéler ainsi l'âme diverse, une dans sa fidélité.

Cette fois, je ne m'appartenais plus. Livré aux ingéniosités de l'amitié, je devenais une moitié de personnage officiel, chargé d'une sorte de mission de propagande. *Je ne voyageais pas, on me transportait*, à travers une Alsace en plein travail, jusqu'au sommet de « la ligne bleue des Vosges » qui, quinze ans plus tard, ne devait pas plus résister à l'invasion, hélas ! que son contrefort humain construit sous la dictée de Maginot.

Mulhouse, Colmar, Munster, Sélestat, Saint-Léonard, Strasbourg : encore aujourd'hui, je revis l'enchantement de ces étapes. On m'expliquait les choses et j'écoutais les

hommes. Les contacts étaient rapides et les rêves; mais je profitais de l'expérience des autres bien plus que si j'eusse été seul à interroger, au hasard des rencontres. J'ai souvent accompagné des étrangers dans la visite de notre pays: le poète Porché et Lucien Romier, ou Jean Brunhes et Raoul Blanchard; et combien d'autres ! Certes, leur nom leur eût ouvert toutes les portes et conquis tous les empressements; mais où eussent-ils frappé à coup sûr ? Un pays, c'est un livre fermé; il faut, pour le connaître, que quelqu'un l'ouvre « aux endroits souvent lus ».

On me découvrait ainsi l'Alsace, comme par miracle. J'allais tout de suite, conduit par la main, à l'essentiel de la vie sans que celle-ci s'arrêtât. Je profitais d'une sorte de transparence ménagée par une connaissance sûre et les plus délicates attentions.

Derrière les murs délicieusement patinés, les architectures où s'abritent la volonté de durée et la circonspection de l'aisance, dans ces villes aux beffrois toujours éveillés, je touchais, ne fût-ce qu'un moment, la chaleur de l'action quotidienne. Je frémis, mainte-

nant que mes jours ont vieilli, des prouesses que je dus accomplir, enclin que je suis à la détente des heures. En une journée, je descendis sous terre à six cents mètres; je brûlai la route à cent dix kilomètres; et je m'élevai sur la montagne à treize cents mètres. Je bondissais. S'il y avait eu, à portée, un aéroplane, je crois bien que je l'eusse accepté malgré mes craintes d'invétéré terrien.

Rien de ce spectacle ne s'est estompé depuis. Il renaît dans ma pensée en couleurs vives, sitôt que je l'évoque. En si peu de temps, j'avais rassemblé les traits d'une admirable figure. L'accueil grave, mais si large et si simple, de l'aristocratie bourgeoise, maîtresse de l'industrie textile, unie par l'indéfectible lien de la famille, solidement logée, fervente de la coopération et préoccupée du bien commun, estimant que « la question sociale ne réside pas seulement dans le salaire ». Grande vérité, qui était, en l'occurrence, le propos d'une femme.

Les champs amoureusement surveillés, assouplis au creux des vallons, dominés par des toits puissants. Dans la montagne où je

retrouvais mes pins, où je les touchais, des maisons riantes où j'eusse aimé m'attarder. Dans les villes, des initiatives sociales. Le couvent des Sœurs de la Présentation de Marie dont la supérieure, décorée de la Légion d'honneur pour fait de guerre, à qui nous disions au moment de l'adieu: — « Nous avons torturé le règlement, ma sœur, il est midi et demi ! » Et qui nous répondait: — « Oh ! très agréablement; et nous aimerions qu'il en fût souvent ainsi ». Des intérieurs comblés d'œuvres, d'où rayonnait la joie de merveilleux ensembles, où souriait l'intimité des choses religieusement groupées. De vieilles abbayes entourées de jardins renaissants. Des figures encore, des figures d'hommes et de femmes, si sympathiques à l'étranger de passage, marqué lui aussi du signe du souvenir; à qui l'on reprochait pourtant, mais avec gentillesse, et pour que le mot fût placé, car il n'y a guère d'analogie, « d'avoir opté ».

À Strasbourg, terme de notre voyage, un flot d'éloquence comme il s'en déverse sur nos moindres rives. Habitude française, et plutôt du Midi, que je ne m'attendais pas à

retrouver aux marches de l'Est, mais qui révèle l'unité d'un caractère épris de mots. À l'Université, j'évoquai devant un auditoire d'élite l'histoire de nos luttes pour la survivance, terminant sur *Maria Chapdelaine* qui accomplissait alors son tour de France et du monde.

De retour à Paris, je fermai le cahier que je viens de rouvrir au moment de parler de double culture.

II

Ce voyage, par une suite inattendue, avait rebondi, longtemps après, un matin d'hiver où je reçus un livre qui me retint particulièrement si c'est le seul où je sois évoqué, et sous une figure voilée, presque romancée. Aventure dont je fus surpris tout le premier. Il m'était bien arrivé d'être interviewé à Montréal par un journaliste français qui, retourné à Paris, transposa à Québec le propos que nous avions tenu. J'avais compris que le journaliste en prend à son aise et dispose de son butin à sa fantaisie. Mais je n'avais jamais trouvé dans

un ouvrage des idées que l'on me prêtait. Jamais, avant les *Soirées de Saverne*, de Jean de Pange.

La dédicace ne pouvait me tromper: *A monsieur Montpetit, dans l'espoir qu'il ne désavouera pas les propos du Professeur Le Clerc. — J. de Pange.* Je me rappelai aussitôt l'auteur que j'avais connu à Strasbourg et qui nous avait accueillis plus tard à Paris, dans une intimité charmante où planait le souvenir des Broglie. J'évoquai nos longues conversations autour de la double culture. Sujet angoissant pour l'Alsace, le Canada français, et tant d'autres pays.

Si le problème ne se pose pas partout de la même façon, il suscite des réflexions identiques, comme on le verra par les quelques témoignages que j'ai groupés. Au Canada, il m'a toujours paru que les civilisations qui composent notre nation doivent être respectées, la nôtre par droit de naissance, celle de nos concitoyens de langue anglaise, en raison d'événements historiques; les deux, à cause de ce qu'elles représentent de richesse, de valeur morale, de culture.



Nous sommes à Saverne.

D'une véranda dominant la vallée, quelques amis accueillent les parfums du soir. Ils y ont cherché refuge après la tension d'une cérémonie qui s'est déroulée dans les cadres de l'Université de Strasbourg et dont l'émoi les poursuit jusque sur ces hauteurs.

Ils sont accourus d'un peu partout à ce point de ralliement: lord Nelvil, délégué britannique à la Société des Nations et à qui l'Université de Strasbourg vient de décerner un doctorat; Corinne, sa demi-sœur, éprise des civilisations lentement germées sous les soleils d'Italie; Selbst, un Alsacien de pure souche, mûri des traditions de son pays; un sous-préfet de la République, confit dans les exigences de l'administration; et un Canadien français, Jean Le Clerc, professeur d'histoire de la langue française à Oxford (après tout, c'est bien possible: il y a, dit-on, un Canadien français partout et l'Empire anglais est immense et divers).

Ils tiennent des propos, où se mêlent leurs soucis d'après-guerre, sur la double culture, le nationalisme, le rôle des élites prochaines. Je m'arrête au sujet de leur premier entretien : la double culture, problème fort simple en soi, dont la solution propose un merveilleux enrichissement, mais problème troublant sitôt qu'on l'aborde sous l'angle politique.

Lord Nelvil ne participe pas à cette discussion : retenu chez le recteur de l'Université, il n'atteindra Saverne que le lendemain. Absence regrettable : elle nous prive du sentiment britannique qu'il eût été curieux d'entendre exprimer par un diplomate de grand style, juriste et historien, formé en partie en France et parlant un délicieux français, comme la plupart de ses collègues de la carrière.

Selbst est un homme sombre, replié. Son âme d'Alsacien, emplie des destinées de son pays, s'inquiète du sort que l'on fait aux provinces reconquises. Il a participé à la victoire : en 1918, il descendait sur Saverne avec l'armée française. Il a connu, avec l'enivrement de la revanche, l'indicible joie du retour. Mais il se préoccupe de l'avenir que

l'on réserve à l'Alsace et à la Lorraine et déplore que la réintégration de provinces si longtemps séparées de la France soit réduite à une mesure administrative qui les confond avec les départements français, les prive, sous prétexte d'uniformité et — il faut prononcer le mot — d'assimilation, de leur dialecte, de leurs institutions, de ce particularisme qu'elles ont entretenu durant les années de la séparation et qui traduisait, sous la règle allemande abhorrée, leur amour de la petite patrie et leur fidélité à la France, leur double culture, somme toute, résultat d'une évolution séculaire, préservée chèrement sous les conquêtes successives.

Corinne, la seule femme du groupe, se rattache à l'Alsace par sa mère. Elle fréquente Rome où habite sa grand-mère et où elle se livre à des passe-temps archéologiques. Si elle a quitté l'Italie, c'est qu'elle en déteste l'atmosphère. Cosmopolite d'attaches britanniques, elle est éprise de culture — double, si l'on veut, ou même multiple — et conquise d'avance aux libertés de l'esprit. Elle joint aux traits anglais hérités de ses ancêtres la

souple élégance romaine et une allure moderne. Elle connaît Selbst qu'elle a eu l'occasion de rencontrer en passant. Quant à la double culture, elle croit qu'elle ne s'accomplira que dans une atmosphère de pur libéralisme, et tient ses convictions de son maître Le Clerc, que nous retrouverons bientôt.

Le sous-préfet, invité *obligato*, est intelligent, cultivé, de manières agréables; mais, je le répète, très administratif, conscient avant tout de son sentiment français, un et indivisible, et peu enclin à apprécier celui de l'étranger, ne fût-ce qu'à titre d'opinion. Il manie tout l'arsenal: unité de la langue, unité de l'école, haine du privilège, salut de la République. Pétri dans son rôle politique, il ne connaît que les instructions qu'il tient de Paris et des bureaux.

Il estime que les provinces reconquises sont l'objet de vives sympathies; mais serait-il de bonne règle administrative qu'elles fissent exception au régime appliqué partout en France? Elles se plieront au sort commun; elles rentreront dans le giron, renonçant à leur parler, à leurs institutions communales,

à leur double culture, pour se contenter des bienfaits de l'uniformité.

Ne serait-ce pas une diminution, un appauvrissement d'ailleurs inutile ? Là est la question. Quelle est la valeur de la double culture que l'on rencontre dans certains pays à la suite de circonstances historiques, ou que l'on entretient dans d'autres par conviction; et où cette double culture existe, quels sont ses droits au respect du conquérant et ses titres à la vie.

Jean Le Clerc va défendre la thèse que nous faisons valoir au Canada. Le Clerc est le collaborateur de lord Nelvil, et ce dernier a demandé qu'on l'accueille en son absence.

Au physique, il paraît environ soixante ans; mais, sous ses cheveux blancs, il garde l'allure jeune. Son attitude est réservée à cause de sa double culture qui impose au jugement la lenteur prudente des comparaisons; mais, la voie trouvée, la pensée prend vie, le regard la ponctue et l'âme derrière le reflet de lunettes d'or. Il est du type que l'on dit normand: visage plein, lèvres rasées, nez aquilin, régularité des traits. Ses ancêtres

auraient vécu à Coutances où plusieurs furent magistrats et prirent place au Parlement de Rouen. Il est né au Canada français, d'une famille ancienne, rattachée par ses souvenirs et ses traditions à la patrie d'origine, et il s'en fait gloire comme d'un titre de noblesse.

Jean Le Clerc est un historien, doublé d'un diplomate. Il a fondé une revue: *Occident*, à laquelle Corinne collabore, et publié deux ouvrages dont le succès lui a valu quelque renommée, même auprès du grand public: *Occident*, où il reprend le problème de l'Europe devant le monde; et un pamphlet amer et violent, *l'Etat contre la Nation*, où il s'insurge contre « les excès du nationalisme ». Homme d'action, il s'est intéressé au mouvement des *Chevaliers du Travail*. Il a participé, à titre de membre de la délégation britannique, à la préparation du traité de paix, et il représente son pays à la Société des Nations. Préoccupé du statut des minorités qu'il veut imposer sous une forme juridique aux pays qui font partie de la Société, il s'inquiète pour le moment, avec lord Nelvil, du sort de la Sarre où ils projettent de se rendre.

De ces évocations fantaisistes, de cette sorte de figure en filigrane, deux ou trois traits piquèrent mon attention, que les propos tenus par Le Clerc devaient aviver: les cheveux blancs, le profil aquilin, les lèvres rasées. Pas le type normand, pour sûr, mais je m'honore d'être du Poitou. J'avoue que, timide de nature, mon attitude ait pu paraître réservée à mon hôtesse; mais était-ce à cause de la double culture? Je renonce à la vivacité, même imprévue, et aux lunettes d'or. C'est la suite qui me retient: je finis par y reconnaître des choses que j'aurais dites.

Souvent, la discussion glisse vers le nationalisme qui fait le fond du problème. Négligeons pourtant cet aspect de la question pour ne retenir que l'enjeu de la double culture, ce que j'appelle ailleurs sa valeur d'enrichissement. Elle ne jaillit pas des seules régions propices à des pénétrations, exposées à l'action quotidienne des civilisations l'une sur l'autre: on la retrouve dans des pays constitués, indépendants, libres d'attaches: en Angleterre, par exemple, par la collaboration anglo-française, ou par la continuation

de l'influence qu'y exerça le Normand. Mais bien des pays limitrophes où les deux cultures se pénètrent, vivent côte à côte, s'influencent, « nouent leurs franges ». Ce sont des foyers de rayonnement réciproque, par la langue et, plus pleinement, l'art et les traditions. Il y a là deux mondes où, si l'on s'y arrête, on reconnaît un double spectacle de vie profonde.

Ces pays, disons plutôt ces contrées, agissent l'une sur l'autre par les fluidités les plus diverses qui sont comme des détachements de leur personnalité. Dans tous les domaines d'ailleurs où se manifeste l'expression. Dans les lettres, on leur doit des rapprochements, des visions, des modes renouvelés de sensibilité, des élans et des libérations, qui orientent l'esprit vers des courants où, affranchi de contraintes longtemps subies, il renaît au jeu des idées et s'exalte au sein des sources retrouvées: Ossian, Byron, Rousseau, Goethe, expriment « la poésie des marches ». Dans les arts, des périodes se complètent; Strasbourg est fait d'architectures mêlées où les œuvres très fines du

XVIII^{ème} siècle français s'accommodent de la force robuste et de l'aisance bourgeoise de l'Alsace. Dans l'ordre politique, des collaborations se fondent sur la diversité des caractères et concilient des civilisations. L'Angleterre et la France se sont rapprochées par la guerre et ce rapprochement est un des fondements de l'Europe. « Associer la raison française et la liberté anglaise, quel noble idéal, digne de deux grands pays dont les qualités ne sont pas contradictoires mais complémentaires ». L'Angleterre, colonie normande, a longtemps pratiqué le français, et l'ont sait à quel point la langue anglaise est latinisée. Le Clerc rappelle que la première grammaire parue en Angleterre a pour titre: *Eclaircissement de la langue française*. Or, le problème de la double culture se retrouve aussi bien en pays rhénan qu'en pays franco-anglais. Il n'y a pas de race pure.

Une culture, ou une civilisation, n'est pas non plus un produit pur. Elle résulte toujours d'un amalgame. Fleur de l'esprit, elle est fécondée par l'esprit. C'est un fait historique. Dans le passé lointain, la culture issue de la

Grèce et de Rome, du bassin méditerranéen, féconde la culture européenne. De ces cultures sont issues les civilisations modernes qui ont franchi l'océan rétréci par la vitesse.

Il faut garder les cultures qui sont à l'origine d'une nation. Sitôt que l'on prétend tout tirer de soi-même, il en résulte un appauvrissement qui appelle des rénovations. L'Angleterre est faite de deux éléments qui se heurtent — normand et saxon. L'élément saxon a enrichi l'expression par l'apport des mots. De nature, il est lourd, fait d'une pâte qui ne lève guère sans ferment. Ce ferment, ce fut l'élément normand qui l'introduisit, grâce à la flexibilité de la syntaxe française, source de souplesse et de clarté. Ne cherchez pas d'autre explication au caractère de la poésie; elle jaillit du contact de deux tempéraments. Le Clerc cite un mot curieux de celui qu'il appelle son maître, Gaston Paris: « De même que toute combinaison chimique est accompagnée de dégagement de chaleur, toute combinaison de nationalités est accompagnée d'un dégagement de poésie. » Les deux génies, le génie latin et le génie germanique, dégagent

la poésie, de leur choc même. Ainsi, les Canadiens français, liés à la fois à la France et à l'Angleterre, peuvent apporter à la richesse commune un appréciable appoint, quoiqu'ils ne constituent qu'une minorité, ce qui n'empêche pas leur action sur un ensemble. Il faut laisser leur particularisme aux minorités, même si elles ne sont pas séparées de leur source par un océan, et malgré l'atteinte à la « souveraineté nationale », malgré le nationalisme, cause de tant de malaises européens.



Les interlocuteurs sont sur une frontière. Au Saut du Prince Charles, où ils vont faire une promenade, les fouilles ont dégagé des débris romains: vases et monnaies. Monnaies des empereurs dont les légions devaient passer dans ces chemins. Pays de frontière entre la plaine lorraine et le Rhin, pays de contact entre deux cultures. Partout, percent les signes de ces âges successifs de l'activité humaine, les empreintes des génies différents

qui ont meublé ces franges de culture: la vallée du Rhin, « paradis » de Goethe, Saverne marquée du sceau romain, les châteaux forts, l'abbaye « couronnée de tours », la flèche de Strasbourg. Tout un témoignage de cultures multiples étagées dans l'espace et le temps. Images de guerre aussi, étapes du retour des soldats de France aux marches de l'Est. Richesses spirituelles et traditions libérées, préservées dans les régions restaurées.

Le dialogue reprend, toujours orienté vers la double culture.

Pourquoi niveler, pense Le Clerc. Laissez à l'Alsace la liberté de sa culture. Supprimer la langue ? Songez à ce que cela signifie ! Vous savez l'attachement que tout peuple a pour sa langue. Naguère, aux Trois-Rivières, dans un couvent d'Ursulines, ne subsistait plus qu'une très vieille grammaire dans la pénurie de livres où la défaite, suivie de l'abandon, avait laissé la colonie. On la considérait à l'égal d'une relique. Les jours de consultation, elle était portée sur un lutrin et seule la maîtresse de classe avait le droit d'en

tourner les pages. Quel symbole, et quelle volonté ! Le Canada français a été loyal à l'Angleterre parce que l'Angleterre a respecté sa langue et ses traditions. Ainsi d'ailleurs des habitants des îles anglo-normandes.

— Mais si ces libertés subsistent, l'Allemagne continuera de réclamer l'Alsace ?

— L'Alsace est restée fidèle précisément parce que son mode d'expression fut respecté. Elle mérite de garder sa culture. Elle représente une civilisation, et une dissemblance qui posent une réflexion propice à la comparaison et au progrès. Elle agit comme un catalyseur.

— Alors gardons-lui tous ses traits. Faisons-en une exception. Que l'on étende ce privilège à la Corse, pendant qu'on y est, voire à la Bretagne ? Et puis, pourquoi prévoir tant de difficultés ? Les enfants apprennent vite, ils se familiariseront rapidement avec le français.

— Sans doute. Mais les facultés profondes en seront bridées. A moins de laisser à la majorité de décider : la France est une et indivisible, et l'uniformité fait sa force. Solution qui amènerait l'apaisement avec le triom-

phe de la République. En est-on sûr ? L'Alsace, prenons-y garde, n'est pas un pays comme les autres. Elle ne veut ni le rattachement à l'Allemagne, ni l'indépendance; mais elle tient à garder sa langue et ses traditions. Elle ne pose pas la question cléricale. Donnons-lui, laissons-lui plutôt, ses libertés régionales et « un traitement particulier correspondant à la double culture ». Il ne s'agit pas d'emprunter les défauts de deux cultures. L'Alsacien a son parler et sa culture. Il est bon qu'il sache le français, et nul ne s'y oppose. Mais les « idées profondes » surgiront, s'entretiendront par la langue, qui les exprime, qui les traduit.

« Ne touchez pas aux choses d'Alsace », reprend Selbst. Enseignez la langue maternelle à la campagne, puis le français. En ville, employez le français « dès la première année », si vous voulez. Les familles désirent le moyen de s'élever: que cet enseignement soit une récompense, au risque de constituer des classes.

Mais y a-t-il lieu de tant se presser ? Pourquoi ne pas temporiser ? Pourquoi surtout

la contrainte ? Au fond, l'Alsace veut rester ce qu'elle est, un pays de double culture. Elle a servi de trait d'union entre l'Allemagne et la France. Elle a joué un rôle dans les deux littératures aussi bien que dans les arts et la pensée. Goethe n'a-t-il pas rencontré en Alsace les influences françaises dont il s'est nourri et qu'il puisait dans la bourgeoisie; car l'Alsace démocratisée a vu se constituer une élite bourgeoise sachant les deux langues, ennemie d'ailleurs de l'Allemagne. L'élite reprendra sa fonction, aidée par l'Université qui poursuivra l'interprétation des deux pensées voisines, mariant la science allemande à la clarté française et les conciliant avec la gravité alsacienne. L'Alsace expliquera le germanisme à la France et jouera le rôle d'un pays de double culture qui « donne la faculté de s'associer mentalement à la vie d'un autre groupe, de la partager en quelque sorte par un mouvement de sympathie; une double sensibilité qui permet à l'âme d'éprouver et d'exprimer des sensations sur deux registres différents. »

Si cette collaboration est bien comprise,

ne craignons ni la duplicité ni le nationalisme divisé contre lui-même. L'Alsace, rétablie dans un rôle politique qu'on lui a refusé, « reconstruira sur la base du régionalisme » la vigueur féconde de sa double richesse.

III

Un témoignage réconfortant nous vient aussi de la Suisse. Paul Seippel, dans un livre intitulé *Les Deux France*, exprime sa confiance dans le sort de la langue française en Suisse qui ne lui paraît pas menacée, au contraire. Elle vivra, et pour plusieurs raisons. Raison allemande, d'abord; car les Allemands de Suisse s'y intéressent: ils cherchent à savoir le français, ils l'étudient et « avec quelle ardeur » ! Voilà une attitude constructive, différente de celle qui caractérise au Canada certains éléments anglo-saxons qui, ignorant notre langue, n'en reconnaissent même pas l'existence juridique, ni, cela va de soi, la valeur politique.

De plus, continue Seippel, les forces d'expression: la clarté, l'élégance, l'euphonie sont,

en Suisse, « du côté de la langue française ». Si les Suisses allemands apprennent le français comme une acquisition, les Suisses français s'y attachent par toutes leurs racines, comme d'ailleurs à leurs mœurs qui prennent, avec la langue, une importance de premier plan dans la vie nationale.

Mais par quels moyens le français, si précieux qu'on le conçoive, survivra-t-il ? Par la lutte, la lutte constante qui s'applique à la langue aussi bien qu'à toutes les disciplines. Et cela dessine une philosophie positive, une action sur soi-même, largement conçue, dirigée vers la possession de la langue « dans toute sa pureté », son rehaussement, sa transmission par tous les moyens d'expression : verbe, journal, livre, et surtout par l'école.

La Suisse participe à la civilisation française. Elle y trouve son origine, son orientation, et ses formes d'esprit et de goût. Elle emprunte à la présence allemande un exemple d'énergie. Elle utilise l'union des forces ainsi constituées à préserver en elle l'harmonie dans la liberté, fidèle à la pensée française et « loyalement suisse ». Le danger

de germanisation n'est pas dans la langue, car la Suisse allemande « cultive avec amour des dialectes », mais plutôt dans les idées étatistes et les *Verboten* « plantés au bout de toutes les avenues », qui détruisent la liberté au profit de l'Etat et ruinent les plus précieuses traditions.



On trouverait, sur la valeur de la double culture, d'autres témoignages qui confirmeraient les propos inspirés du professeur Le Clerc. Tel celui de Paul Hazard qui expliqua à l'Institut scientifique franco-canadien les richesses de la littérature comparée et l'assouplissement que procure la traduction des œuvres étrangères: la traduction, source périlleuse sans doute des images internationales, mais propre tout de même à faire disparaître, par une connaissance plus juste des idées et des civilisations, les jugements que l'on porte à la légère sur les pays qu'on ne connaît pas.

Mais, traduire les œuvres d'un pays ne

suffit pas. L'acquisition de sa véritable image exige une connaissance approfondie, le souci des nuances et une large compréhension. Cela est vrai de la France qui a fait naître tant de propos fantaisistes, fruit d'observations hâtives ou de lamentables inintelligences; vrai aussi du Canada français que tant de Canadiens anglais s'obstinent à ignorer, sinon à méconnaître.

J'évoque à ce propos des réflexions que, sans fonder beaucoup d'espoir sur leur destinée, j'ai souvent proposées à des auditoires de langue anglaise, qu'ils fussent de l'Est, du Centre ou de l'Ouest de notre pays divisé.

La Providence a voulu que deux peuples d'origine européenne soit appelés à vivre côte à côte sur cette terre de l'Amérique du Nord. Les deux groupes constituent la forte majorité de la nation, plus des deux tiers. Ils impriment à l'ensemble du pays une manière d'être, des modes de vie, des traditions qui, en définitive, le diversifient et le distinguent.

Quels sont les caractères de ces deux civilisations ?

Madariaga, dans un livre devenu classique,

Anglais, Français, Espagnols, les établit ainsi:

L'Anglais, avant tout homme d'action, est pratique d'instinct. Il ne s'embarrasse pas de théorie et redoute l'ordonnance logique. Il obéit à la vie, qu'il considère comme une expérience constante, tissée de faits. Préoccupé de résultats, il est utilitaire, sans être dépourvu de désintéressement, et possède à l'extrême le sens civique.

Ce caractère lui vient de son éducation, de l'école et de la famille, sinon de la société. Il acquiert et cultive « le génie de l'organisation spontanée ». Grâce au *self control*, si puissant sur l'orientation de sa vie; au *team work*, principe constant d'alliance et de coopération; et au *fair play* qui donne à chacun la chance de se faire valoir et de s'épanouir dans les limites nettement gardées du groupe ou de la nation, l'Anglais atteint au « sens de l'unité » qui lui donne une rare puissance de volonté vers l'affermissement égoïste de sa personnalité.

Tout autre est le Français, homme de raison, de pensée, à la recherche de plans nette-

ment tracés. Pour lui, l'action doit produire de l'ordre, car l'ordre est pensée. Il entend se conduire par l'esprit, de son libre arbitre. Individualiste et débrouillard, il agit tout autant que l'Anglais; mais à sa guise, selon son opinion. Il se plie mal à la contrainte et veut une marge de liberté qui lui laisse l'illusion d'obéir de son gré aux exigences sociales. Pour corriger ses spontanéités, la France se comprime sous une règle commune, qui est la loi. L'ordre se traduit par le droit, sous la conduite de l'Etat.

Le Français n'ignore pas « l'organisation spontanée » qui s'impose par le goût et par la mode, sources de mesure. Une cohésion résulte aussi de la vie intellectuelle, du mouvement des idées. La République des lettres et des arts n'est-elle pas un modèle d'épanouissement spontané ?

Les Français seraient divisés contre eux-mêmes s'ils n'avaient pas réalisé, grâce aux ressources de leur esprit créateur, l'unité du territoire, de l'administration, du droit, de la langue, des institutions. S'il leur manque l'unanimité spirituelle, à peu près impossible

chez un tel peuple, ils ont du moins établi un resplendissant « climat de culture » qui vaut l'atmosphère où s'enferme la ténacité anglaise.

Ces caractères de l'Anglais et du Français que — transplantés en Amérique — nous possédons à un certain degré, que nous pouvons au surplus cultiver, intensifier en nous, pourquoi ne pas les accueillir comme une double richesse.

Pour comprendre et apprécier le spectacle que nous offrent le Canada anglais et le Canada français, n'est-ce pas leur civilisation respective, c'est-à-dire leur valeur d'humanité, qu'il faut considérer ?

Et cette valeur d'humanité ne nous justifie-t-elle pas de conserver nos caractères propres ? Qui donc rayerait de la gloire Corneille ou Shakespeare ? Qui renierait la civilisation que chacun d'eux perpétue ? Qui, les possédant tous deux, les rejetterait sous le risible prétexte d'infériorité ? Détenant pareilles richesses, il serait sot de s'en départir, et plus sot d'en dépouiller les autres.

Nous voici au cœur de la question, que l'on a ramenée au niveau d'une querelle de

ances, quand on ne l'a pas résolue par la prétention ou l'ignorance sans se rendre compte du péril où l'on plaçait la nation en négligeant les valeurs qui la fortifient contre le dehors.

Le Canada politique s'est constitué sur la diversité; il réunit neuf provinces et le pays tout entier bénéficie de leur richesse. Non seulement de leur richesse en nature, mais de leur richesse en hommes, dont l'union, faite de variété, ne naîtra pas de la fusion des caractères, mais de leur libre expansion.

Le génie de chaque groupe enrichit le Dominion comme la grandeur de chaque Dominion enrichit l'Empire. Le nier, c'est nier l'Empire, ou prétendre que l'Empire n'est qu'un camouflage. Reconnues, nos deux civilisations prennent toute leur valeur. Elles se complètent en liberté en contribuant à donner à notre pays une physionomie bien à lui. Le voyageur canadien, qui vient de Saint-Jean ou de Vancouver visiter la province de Québec, ne s'étonne plus de son aspect original. Il se laisse aller à l'agréable aventure de goûter, dans son pays, quelque chose de nouveau qui est tout de même canadien. De son côté,

le Canadien français trouve dans l'Est ou dans l'Ouest des mœurs et des habitudes qui ne sont pas les siennes mais dont l'existence lui devient familière.

Et l'on ne demande pas au Canadien français de se plier aux façons d'un Canadien anglais, ni à ce dernier d'adopter les manières du Canadien français. Ils sont différents, voilà tout; et, différents, ils sont fidèles à leur civilisation. Ces dissemblances forment le caractère de la nation. Je ne crois pas que passer un dimanche à Toronto ou écouter certains concerts de voix anglaises exalte un Canadien français; et je soupçonne l'étonnement intérieur d'un Canadien anglais devant nos exubérances. Mais pourquoi ne pas se rendre, de part et d'autre, avec une intelligente curiosité? On en retirera toujours quelque chose, ne fût-ce qu'une réflexion sur les profondeurs ou les diversités des tempéraments.

Les deux civilisations sont-elles d'ailleurs si éloignées qu'elles ne se complètent utilement? Les langues se ressemblent. Un professeur français analysait un jour la phrase

suivante, tirée d'un journal de Londres: *The Premier of Parliament opens the session and delivers a speech.* — Un mot saxon seulement, le dernier; tous les autres ont une source latine. Je sais bien que ce n'est pas toujours aussi simple; que l'anglais, dans son essence, se plie au caractère de la nation qui recherche avant tout la brièveté de l'action, surtout la langue héritée de l'ancêtre saxon; que la syntaxe est flexible et les mots facilement transposés du verbe au substantif, par exemple, « *England wars Germany* »; mais voici des lignes choisies au hasard et qui sont remplies de consonances françaises: *We have therefore to admit that there was a great deal of material progress and a very substantial fall in the death rate before the advent of modern social science, which is largely divorced from reason and dependent almost exclusively upon the methods of the natural scientists.* L'auteur est un Américain. La preuve serait plus frappante si nous nous arrêtions à la prose romaine d'un cardinal Newman.

Les mœurs ne sont pas à ce point opposées

que l'on doive, pour les pratiquer, apprendre un code nouveau. Un dîner anglais peut être gourmé, mais c'est tout de même un dîner; et on lui emprunterait avec profit un peu de sa tenue, juste ce qu'il en faudrait pour rendre parfait un dîner français. L'esprit n'est-il pas assez souple pour comprendre l'esprit, et cesser de se renfermer dans le concept de supériorité ?

D'autant que le respect de nos deux civilisations, pleinement épanouies, éloignerait de notre pays les dangers où tous les peuples paraissent entraînés.

La standardisation envahit le monde. De l'outil au commandement civique, tout s'uniformise. Les types se font de plus en plus rares; l'activité sociale subit une règle commune. Chaque soir, la radio nous donne l'heure fabriquée en série. Bientôt, plus personne ne fera rien d'original. C'est le progrès ! — Nul ne s'oppose au progrès ni au confort. D'ailleurs, qui apaiserait les vagues que la publicité agite ? Mais ne contraindrons-nous pas le courant qui menace notre vie ?

Dans notre jeune et beau pays, les chutes d'eau sont nombreuses. Au milieu des torrents, de formidables roches divisent les ondes et les font jaillir en jets d'énergie bleue; mais les eaux écumeuses sont maintenues dans les lignes que leur trace la résistance du lit et des rives. Ainsi nos deux civilisations endigueront le flot du progrès matériel et lui imposeront la voie qui leur convient.

Concilier le progrès avec les caractères qui nous sont propres, est-ce donc impossible? Nous y parviendrons en vivant nos traditions; en fortifiant, chacun, par l'intelligence et la vision, notre personnalité.

Garder nos traits, c'est donner au pays une marque qui le distingue. Nos civilisations ont la même tendance. Rapprochées par la législation, qu'elles se développent côte à côte dans leur plénitude. « L'esprit de communion », selon le mot de Burke, assurera la fidélité à notre idéal, celui d'un peuple libre au sein du Commonwealth.

Le Canada de demain sera vraiment fort dans la mesure où il recourra aux énergies

de son passé qui méritent d'être pieusement conservées.



En 1941, le Principal Robert-C. Wallace faisait, à titre de président de la Société Royale du Canada, un discours fort remarqué: *Planning for Canada*. Après de judicieuses observations sur l'essor de notre pays, si proche encore de ses pionniers, bâti avec l'aide de l'Etat que préoccupe avant tout les réalisations pratiques, Wallace traite de nos richesses naturelles, de notre enseignement qui lui suggère des réflexions d'ordre moral et enfin de notre culture qui, dépassant les intérêts matériels, traduira, le jour venu, la véritable tâche du Canada.

Je reprends sa conclusion d'aussi près que je puis, car peu d'hommes ont affirmé avec cette précise conviction ce que les Canadiens français ressentent, pour leur part, depuis longtemps.

Nous vivons séparés; non en frères séparés, ni même en cousins séparés, descendus

de l'ancêtre commun dont le geste initial anima les brumes du Nord. Rapprochés par le sort des armes, nous suivons chacun notre voie, sans nous confondre, sans nous connaître; et sans apprécier la richesse que chacun porte en soi, qui demeure comme un bienfait négligé, une chance perdue. Nos deux cultures suivent les impulsions de leur génie propre. Elles n'acceptent, elles ne conçoivent même pas une influence réciproque. Nous n'en tirons aucun parti que celui de nous combattre. S'il en était autrement, notre avoir intellectuel et esthétique serait enrichi et balancé. Réaliste, pratique dans la meilleure acceptation du mot, l'Anglais manque d'imagination; plus préoccupé de procédés que de philosophie, il s'attache aux réalisations concrètes plutôt qu'aux subtilités de l'abstraction. Le Canadien français met l'accent sur l'harmonie intérieure, la beauté de la langue et de la forme, les valeurs spirituelles. Moins ouvert à la méthode scientifique, que ce soit dans l'étude de la nature ou l'adaptation de ses dons à l'usage de l'homme, il tente d'appliquer la religion et la

philosophie à un mode de vie qui dépend moins du progrès de la connaissance que de la sauvegarde de vérités fondamentables.

Les deux groupes possèdent ainsi des valeurs complémentaires qui, si elles réagissaient de plein l'une sur l'autre, féconderaient notre culture, la rendraient meilleure, plus large, mieux équilibrée qu'elle ne fut jusqu'ici. Si nous formons des plans d'avenir, que celui-là soit le premier.

L'ÉLITE

PLATE

Les encyclopédies courantes, à l'usage du peuple-dauphin, accordent peu d'attention aux mots *élite* et *démocratie*. On les traite comme des mots acquis.

Elite — on s'en doute par sa racine — signifie choix. Anciennement on disait: faire l'élite d'une bibliothèque ou même, si je ne me trompe, d'un vin. Corneille écrit quelque part:

*C'est donc la vérité que la belle Mélite
Fait du brave Philandre une louable élite.*

Éliter veut dire retirer le mieux d'un produit, en séparer l'élite, une sorte d'élite-chose.

Le mot *élite* désigne, évoque une distinction et, s'il s'agit d'un métier, une prédilection, ou un degré dans la perfection. Appliqué à la société, il définit aussi un groupement ou un ensemble, qui n'est pas nécessairement articulé. Goncourt rappelle que, sous Louis-Phi-

lippe, « il y eut une petite élite de femmes bourgeoises qui eurent le goût des choses d'intelligence ». On parle même de l'élite de la noblesse, sans doute comme on dit : la crème des crèmes; ou encore de *fleur*, ce qui indique une limite extrême. Le mot élite serait solide, étendu, constitué; le mot fleur, brillant, restreint, élané comme un épanouissement, presque une tige. L'élite marque ainsi une collectivité, la fleur peut se borner à l'individu : la fleur des hommes !

Parmi les antonymes au mot élite, les dictionnaires signalent : rebut, résidu, lie et — pourquoi ? — écume, qui traduit la partie vile d'une société. On a pourtant inventé la riche expression *écume de mer*, où passe toute une société bourgeoise « constellée par des pipes ».

Démocratie est de ces mots clairement d'origine grecque, comme on en bâtit avec moins de bonheur aujourd'hui. Il a une histoire : vieux, il est devenu jeune. A l'heure actuelle, il exprime presque l'avenir. Il marie le peuple à la puissance publique. Quand on le déroule, on lit : gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple. Refrain connu,

souvent repris sur nos rives, comme un enivrement. *Demos* et *Kratein*. Le peuple gouverne, il devient maître de soi et de ses destinées qu'il prend en main.

Bescherelle, sans proposer de définition — ce qui serait pourtant bien nécessaire, — mentionne la démocratie pure, la démocratie véritable, et affirme « les progrès de la démocratie », comme des illustrations du jeu des mots. Jean-Jacques Rousseau parle aussi de démocratie pure « qui ne convient qu'à des dieux » et où Voltaire voit, de son côté, « le despotisme de la canaille ». Renan évoque l'époque des stoïciens — ceux de Rome — qui « rêvaient de démocraties vertueuses », et dit : « L'Eglise primitive est une petite démocratie à sa manière », ce qui est fort juste et reste vrai, nous le verrons, de l'Eglise devenue adulte.

C'est tout.

En somme, le mot démocratie a pris, avec le temps, le sens de *peuple*. Mais le peuple peut-il et veut-il produire une élite et, l'ayant produite, consent-il à la reconnaître en la suivant ?



Il y a quelques années, un conférencier venu de France disait devant un auditoire canadien-français de Montréal: « Votre élite est une foule, votre foule est une élite. » Nous en avons souri, comme d'une galéjade, car le conférencier était du Midi. Il y a plusieurs espèces de pavés; celui-là était d'or.

A la réflexion, l'exagération de ce propos est explicable. N'est-ce pas ce que nous pensons, surtout si nous nous comparons? En Amérique, nous formons le plus ancien groupement, et, par là, une élite. Nous avons découvert, évangélisé, colonisé de vastes régions et c'est à notre épopée que John Finlay a consacré son beau livre: *Les Français au cœur de l'Amérique*.

Nous partageons ce privilège avec les Puritains des Etats-Unis, les *Pilgrims*, qui ont aussi installé une civilisation sur les bords de l'Atlantique. Autour de ces deux noyaux, grossis chez nous des Anglo-Canadiens, la vie américaine et la vie canadienne ont cris-

tallisé, selon leurs tendances propres. Le caractère fondamental et l'orientation des deux nations se rattachent à ces origines qui demeurent, on s'en rend compte aux Etats-Unis plus qu'au Canada, le secret de la stabilité dans le progrès.

Le propos du conférencier se justifie d'autre manière pour nous qui, depuis trois cents ans, avons vécu la naissance et l'essor d'un groupe ethnique transplanté en terre neuve et organisé, au moins en partie, au moyen de procédés politiques ou artificiels.

Le peuplement du Canada, voulu par les rois de France, fut ordonné par eux avec soin. Les premiers colons sont sollicités et choisis. Pour les déterminer, la royauté a recours à un régime seigneurial, différent de celui qui s'était épanoui en France, moins bardé de privilèges, plus *peuple*, dirait-on par anachronisme, mais muni de distinctions qui lui conservent un caractère d'aristocratie.

Le clergé reçoit les sollicitudes royales et les attentions des autorités religieuses de la métropole. La monarchie fait passer *en Canada*, comme on disait alors, des gens de métier

qui vont participer aux industries naissantes et se tailler une place dans la colonie. On leur avait même promis, en récompense de leur départ pour la Nouvelle-France, des lettres de maîtrise sinon d'anoblissement.

Si bien que la colonie offre le spectacle de forces en puissance, réprimées par les exigences monarchiques, mais nourrissant des aspirations, sinon des impatiences, et Frontenac en eût tiré trois États, comme en France, pour ce que cela valait, si Colbert n'eût estimé que chacun parlerait pour soi-même et non tous pour chacun. Sous l'ancien régime s'était donc constituée, à côté du clergé, une sorte d'aristocratie, de terre ou d'épée, fort modeste comparée à l'aristocratie de France, mais solidement assise.

Après la conquête, l'armée, l'administration, une partie de la noblesse, des bourgeois et des hommes de profession, ceux que l'on appelle les notables, retournent en France. « Emigration regrettable, dans la plupart des cas, écrit Jean Bruchési, mais qui ne correspond pas à ce départ en masse des classes dirigeantes dont certains historiens ont parlé. »

La seigneurie a fourni au Canadien vaincu un merveilleux instrument de lutte, au moins pour un temps. Successivement, le fief est devenu paroisse, bourg, village, ville: là, comme dans autant de retranchements, s'organise la longue résistance.

Si l'on jette un regard sur la carte, le Saint-Laurent apparaît enguirlandé de noms français. Les uns sont d'hier; beaucoup, d'autrefois. C'est, plus qu'on ne croit, grâce à l'humble manoir que la France a laissé, tout autour du grand fleuve, en relief sur le sol, son empreinte ineffaçable.



Il fut un temps où les critiques littéraires, à l'exemple de Sainte-Beuve, se faisaient volontiers sociologues. Brunetière a expliqué, non sans passion, le sens de la doctrine évolutive, montré son peu de valeur comme fondement de la moralité, et posé la fameuse équation: la question sociale est une question morale. Jules Lemaître a courtoisé les idées politiques et Doumic s'est fait le mentor des mœurs bourgeoises.

Emile Faguet a cultivé le XVIII^e siècle, Montesquieu en particulier, Rousseau et Voltaire. Il en a retenu le goût des idées sociales et politiques, s'attachant aux formes de gouvernement, à leurs chances, à leur destinée. Lorsque j'eus la joie d'être reçu rue Monge où il habitait, presque en sybarite, la conversation porta naturellement sur les réactions sociales de la littérature que je devais reprendre au Collège des Sciences sociales de la rue Serpente, avec mon maître Charles Brun.

Mais Emile Faguet me parla surtout de l'avance rapide des idées socialistes et des spectacles, peu recommandables aux yeux de la démocratie, qu'offraient certaines manifestations de la grande vie parisienne. J'avais d'ailleurs engagé moi-même les propos de ce côté; et c'est à Faguet que je demande surtout de m'éclairer aujourd'hui sur la démocratie à la recherche d'une élite.

Dans ses *Préjugés nécessaires*, il parle de l'aristocratie et non, particulièrement, de l'élite. Ces deux phénomènes sociaux ont des traits communs, si bien qu'on les confond facilement, car l'aristocratie est une élite. Faguet

en distingue plusieurs types et c'est ce qui m'intéresse. Il aperçoit des aristocraties juxtaposées et plus ou moins pénétrables ou perméables, ou plutôt, comme il le dit, des « succédanés d'aristocratie » : la classe riche, le corps des fonctionnaires, le personnel politique, l'armée, le clergé, et cet *élément* d'aristocratie, qui n'en est pas une parce qu'elle n'a pas de cohésion ni guère de traditions, qui est un « résidu » d'aristocratie : l'ensemble des hommes supérieurs. Il y a bien la bourgeoisie ou classe moyenne qui est à part, une classe en puissance de devenir, liaison entre le peuple et l'aristocratie nobiliaire, voie d'accès de l'un vers l'autre ; mais elle est essentiellement meuble, malgré ses habitudes, et sans autre lien que ses préjugés et ses idées parfois étroites. N'est-elle pas plus que de la graine d'aristocratie, ou ne comporte-t-elle pas, à sa périphérie sinon à son centre, des qualités qui la maintiennent, qui la distinguent même, puisque l'on parle des grands bourgeois qui ont joué un rôle important sous plusieurs régimes politiques.

Assez fixe dans son caractère, l'aristocratie

varie dans sa composition ou son étendue. Nous l'avons vue grandir presque sous nos yeux, en Angleterre et ailleurs. Elle s'embourgeoise sans se diminuer quand elle garde assez de force d'absorption. Elle fait lentement tache d'huile. Qui donc disait ? Waldeck-Rousseau peut-être : « J'entends des souliers vernis qui descendent et des souliers ferrés qui montent ». L'échelle reste au mur, au moins par beau temps. L'aristocratie se généralise même sans se préciser, par l'exemple, par une sorte de communion ou d'imitation : nous reconnaissons partout des âmes d'élite, et nous disons de tel homme, fût-il de basse naissance, qu'il est un aristocrate.

L'aristocratie serait, selon Emile Faguet, une force de cohésion, différente de la caste, ou supérieure à la caste, ou même composée de castes, et constituée par la naissance, ou l'élection, ou par la richesse, pourvu qu'elle se sente unie dans sa vie propre et dans son action sur le peuple. En bref, « un groupement quelconque d'hommes se distinguant, par une différence d'éducation et d'habitudes, de la masse du corps social et exerçant sur le corps

social soit autorité, soit influence, c'est une aristocratie. »

Il y a donc plusieurs aristocraties, ce qui revient presque à dire qu'il y a plusieurs élites. Ce n'est certes pas la même chose et chaque aristocratie comporte une élite, celle-ci signifiant un choix dans un groupe, qu'il soit politique ou autre; mais le fait à noter c'est que le phénomène aristocratie de même que le phénomène élite sont tous deux sectionnés et répartis dans l'ensemble de la nation où, de surcroît, cette fois par leur action commune, ils forment ou peuvent former ce qu'on appelle simplement l'aristocratie ou l'élite.

Examinons de plus près cette répartition plus ou moins accentuée des élites.

Nous exaltons le travail du terrien, et nous appliquerions volontiers à l'ensemble des paysans le propos de notre conférencier français: « Votre foule est une élite ». Tellement l'œuvre agricole nous paraît nécessaire: sans elle, la société ne vivrait pas; et grande aussi, puisque le « geste auguste » détermine un renouvellement de vie par l'impérieux silence de la germination.

Dans notre pays neuf, nous suivons avec intérêt la tâche que le colon assume. Nous y reconnaissons la force qui présida aux débuts de notre histoire et la révélation première du *miracle* canadien. Le travail de découverte et de pénétration, l'installation de la vie au milieu de la sauvagerie, ont provoqué des éloges où s'est complue même la littérature. *Maria Chapdelaine* a fait le tour du monde. Dans ce travail de la terre auquel se livre une masse d'agriculteurs, on distingue des traits qui marquent l'effort, non pas plus généreux mais plus décisif, d'une élite. L'Etat souligne par des diplômes ou des récompenses les initiatives mieux conçues et mieux poussées: il sanctionne l'œuvre de l'élite et le porte en exemple.

Le travail manuel a subi, ces siècles derniers, bien des transformations. De l'artisanat, il ne reste guère que des types attardés dans l'amour du métier pour le métier. Jean-Marie Gauvreau, qui s'est attaché à ce mode de production, qui le pratique et l'enseigne, nous en a révélé la valeur sociale. Il représente pour nous une riche tradition, une

forme élevée de la fabrication et l'inestimable chaleur d'une expression d'art. Il ne serait pas difficile de le répandre, de nous y renouveler, même s'il fallait en surveiller la formule économique. Nous sommes ici en plein travail d'élite, accompli dans le silence de l'atelier.

On n'évoque pas le geste de l'artisan, si modeste qu'il soit, sans retrouver Péguy et sa passion de la « belle ouvrage », de l'œuvre tendrement poursuivie, pour elle-même, pour qu'elle vive et reluise, ainsi qu'un reflet d'humanité.

Le travail, explique-t-il, s'accomplissait dans la gaieté. Le chantier chantait. On était peu payé, mais on vivait, pas dans l'aisance, pour sûr, mais dans la sécurité qui permettait de durer, soi-même et sa famille parfois nombreuse. On travaillait en liberté, sans être étouffé par la mécanique, ni diminué; et sans revendiquer le droit de travailler ni rien demander, pas même du travail; pour la joie de produire une chose qui porterait l'empreinte de son soin, de sa finesse, de sa patience, comme un témoignage que rien d'ailleurs ne pour-

rait payer parce que le prix, sur un tel plan, ça n'existe pas; et non comme un témoignage historique, qui durerait au delà de soi, dans le temps des hommes et même après eux, mais comme un témoignage actuel, celui d'une belle chose ajoutée à d'autres par sa propre main comme une pièce à une collection.

Car ces hommes avaient un honneur du travail, « un honneur incroyable » qui touchait au sens chrétien, qui en faisait, rêvait Péguy, des sortes de chrétiens, plus chrétiens que les bourgeois. C'était la tradition venue du moyen âge, en ligne continue, comme une piété. Cet honneur, « c'était le même conservé intact en dessous. Nous avons connu ce soin poussé jusqu'à la perfection, égal dans l'ensemble, égal dans le plus infime détail. Nous avons connu cette piété de l'ouvrage bien faite, poussée, maintenue jusqu'à ses plus extrêmes exigences. J'ai vu toute mon enfance rempailler des chaises exactement du même esprit et du même cœur, et de la même main, que ce même peuple avait taillé ses cathédrales. »

Aujourd'hui, l'homme n'est plus maître de

son métier, il subit la machine. Le progrès mécanique, dont le secret a été dérobé ou emprunté à l'Europe par les Etats-Unis, s'est répandu. Il a tout pénétré, tout métamorphosé. On peut le regretter, mais c'est un fait. L'usine s'est substituée à l'atelier, la machine à l'outil. L'ouvrier est entraîné, dominé par l'énorme mécanique des installations modernes, par le robot.

Mais même dans ce milieu nouveau, parmi les tours et les appareils d'ajustage, les marteaux-pilons et les engrenages, l'homme reste maître par le cerveau. Il dirige. Il s'adapte au travail de surveillance, mais il doit apporter à sa tâche simplifiée des qualités de précision et de souplesse, qui en font un ouvrier d'élite, expression que l'on a inventée pour le distinguer. Voyez l'ajustage, considérez la fabrication des pièces métalliques destinées à la liaison ou à l'assouplissement de l'énorme outillage d'usine. Péguy ne s'en accommodait guère. Pour lui, l'ouvrier moderne ne travaillait plus pour le travail, pour l'honneur et la satisfaction du travail mais pour gagner en

« en fichant » le moins possible. Il exagérerait à dessein, comme un amoureux blessé.

De l'élite manuelle on accède logiquement à l'élite professionnelle, l'une touchant de près à l'autre, au moins par le sommet.

L'homme de profession est, en soi, un être d'élite, si la profession, qui est un choix, constitue une collectivité surveillée qui prend place entre la famille et la patrie, et ressemble par plus d'un point à l'association. La profession s'imprime dans l'homme au point qu'il se dédouble. Parfois, la profession empiète sur l'homme, le domine, le déforme. Tel ce professeur, que Faguet évoque, qui continuait ses cours à la table de famille; ou ce médecin qui donnait l'impression de prendre le pouls chaque fois qu'il serrait la main.

La profession, ou le métier, nous apporte une tradition et une conscience. « Ami de tous les jours », le métier nous prend, s'infiltré en nous, nous pénètre — et nous sert. « Il donne plus que nous lui avons donné ».

La profession comporte un élément ou un ferment d'élite qui se manifeste dans la manière dont l'homme exécute sa tâche. Elle lui

donne une psychologie et une discipline qui dessinent les qualités que l'on reconnaît dans l'être d'élite — élite au sens de classement ou de choix. L'homme de profession fait partie d'une quasi-aristocratie, d'une aristocratie de second plan. On est donc de l'élite par le fait qu'on appartient à un groupement et qu'on accepte la règle de ce groupement. Par là, dans tout homme de profession, apparaît une parcelle d'élite.

Mais, dans la profession même, une élite se constitue, que l'on aperçoit sur les rebords à moins que ce ne soit dans le noyau du groupement, car des professions peuvent constituer des élites totales, l'aviation, par exemple. Dans l'armée, chez les fonctionnaires ou parmi les hommes de profession, on distingue des personnalités qui donnent le ton, qui sauvent parfois la réputation ou l'honneur du métier.

Existe-t-il une hiérarchie des métiers et des professions ou, si l'on veut, des métiers ou des professions d'élite ? Les métiers sont divers; il n'en est point de sots. Ils sont beaux, faciles, dangereux ou utiles. Les uns sont anciens, les autres d'hier; et ce sont les plus excitants.

Mais, s'ils reflètent la noblesse du travail humain, les métiers et les professions se valent et il n'y a pas, de ce point de vue, de différence entre un fabricant d'épingles, un artisan, un ingénieur, un architecte ou un commerçant. L'honneur du travail bien fait confond les tâches dans une même qualité d'exécution. Pourtant, l'homme distingue des professions auxquelles il attache plus d'importance. L'exercice, par exemple, des arts dits libéraux. Pratiquer ces arts fait que l'on participe à une élite, dit Faguet.

On peut ne rien faire et appartenir à l'élite. Cela s'est vu. Un temps, c'était de règle : l'homme d'élite répugnait au gros œuvre, il gardait pour lui les armes, la pensée, les salons et la cour. Mais, pour ne pas dégénérer dans l'oisiveté, un être d'élite cherche à faire quelque chose, fût-ce « des ronds de serviette ».

Les élites partielles, par leurs attitudes et leur rayonnement, agissent sur l'opinion et même sur le pouvoir dont elles sont, quoi qu'elles fassent, des parcelles. Lorsqu'elles participent à un mouvement d'ensemble ou l'endossent, elles forment ce que M. de Rou-

siers appelle l'élite *sociale* ou la *surélite*, et qui est en définitive l'élite que l'on souhaite former et utiliser pour le bien commun.

Il reste à savoir comment former cette élite et comment l'utiliser pour le bien commun.



L'élite, on l'a vu, s'impose dans les professions et les métiers. On intensifiera la formation professionnelle en surveillant de près la tenue des groupes intéressés. Que d'exemples on trouverait de la puissance que l'apparition et l'influence d'hommes de valeur a donnée à l'exercice d'un métier. La science économique distingue le travail d'exécution, le travail d'invention et le travail de direction. Quelle est la part prépondérante de ces espèces de travaux dans une œuvre ? On établirait une hiérarchie à certains points de vue, mais tout effort, si minime qu'il soit, a sa place dans la poursuite industrielle. Le manoeuvre exécute, en fin de compte et sous la conduite de chefs, le plan conçu par l'inventeur et orienté, dans sa mise en œuvre, par les directeurs de l'entre-

prise. On perçoit, dans l'unité nécessaire et finale, la fonction commune des élites; mais on distingue avec raison l'élan donné par des êtres supérieurs doués d'imagination, de vision, qui conçoivent une entreprise, la dessinent avant qu'elle n'existe et la dressent finalement dans une splendide réalité. On évoque ici, dans la littérature contemporaine, la figure de conquistadores de cette sorte peints dans *Le Maître de la mer*, du vicomte de Vogüé, *Le Trust*, de Paul Adam ou l'étrange *Donogoo-Tonka*, de Jules Romains.

On fortifiera ainsi d'avance, dans ses éléments, l'élite sociale. Celle-ci, pour assurer son emprise, ajoutera aux valeurs professionnelles la connaissance et le souci des traditions, une culture résolue, principe sauveur des démocraties, et l'acceptation des disciplines essentielles.

J'ai constaté avec ravissement que Paul de Rousiers, dans son livre peut-être un peu touffu, en ce qu'il est rempli d'à-côtés, *L'Elite dans la société moderne*, préconise comme disciplines essentielles la connaissance des lettres et la recherche de l'expression — qui

est une riche contrainte, négligée sinon bafouée chez les drôles de mandarins que nous sommes — ; la poursuite de l'art sous toutes ses formes, à la fois inspiration et lumière; la soumission à la règle des sciences et la pénétration constante, méditée, du passé.

La complexité de la vie moderne exige en effet, de la part des citoyens, quelles que soient leurs fonctions, beaucoup de connaissances et beaucoup de souplesse d'adaptation. Nous sommes saisis, entraînés par le mouvement économique et ses réactions sociales, et comme disloqués de notre vie intérieure. Il reste de moins en moins de place pour la méditation et la pratique des vertus spirituelles dont les exigences se font pourtant plus impérieuses à mesure que le fameux progrès matériel nous domine et nous emporte. Il y a fléchissement.

Carrel en accuse le « principe démocratique » qui diminuerait la civilisation en réprimant l'élite. Le tableau qu'il dresse de notre monde transformé par la vie moderne n'est guère encourageant. Il s'en prend au milieu, avec raison, car le milieu « technologique » où

nous sommes plongés est empli de germes de dégénérescence. La science, qui propose ses constatations et ses merveilles au jugement des hommes, n'est pas la coupable. Car au-dessus de la science, il y a la morale qui distingue « le défendu du permis ». L'homme a oublié sa ressemblance divine pour se vautrer dans le matérialisme de ses œuvres, illuminé et aveuglé tout à la fois par ses succès apparents. La civilisation en est affaiblie dans son principe qui se place au delà d'elle-même. L'individu en a été affecté profondément. « Il est devenu étroit, spécialisé, immoral, inintelligent, incapable de se diriger lui-même et de diriger ses institutions ». Mais, la science peut proposer certaines rénovations, la science biologique en particulier, fondée sur l'hérédité ou sur l'ancêtre, et propre à renouveler nos énergies si seulement nous le voulons.

Quel programme ! Et qui ne voit que cette tâche impose la nécessité de raviver l'esprit et la volonté, de créer des chefs, de construire « des individus de plus gros calibre intellectuel et moral ».

★

★ ★

L'élite constituée, qu'en fera-t-on ?

Le peuple ne s'oppose pas à l'élite, en ce sens qu'il ne la contrarie pas, au moins dans les domaines qui ne l'intéressent pas directement. Il prise ses littérateurs, non pas toujours les meilleurs, ni les plus élevés ou les plus profonds; et, en général, il respecte la science et ses représentants.

Mais, ce qui importe pour une démocratie, c'est d'utiliser l'élite. Là est le problème. Je crains qu'il ne soit insoluble pour une raison d'ordre politique.

Dans le champ de la participation aux intérêts publics, deux camps se sont constitués qui, sans toujours se combattre, négligent ou refusent de collaborer, si bien que l'on sent entre les deux une lourde, trop lourde cloison: d'un côté, les groupements politiques, l'ensemble des citoyens divisés en partis électoraux; de l'autre, le groupe dit des « intellectuels »: savants, artistes, littérateurs, historiens, essayistes, professeurs.

Les intellectuels donnent parfois l'exemple de la « trahison », en refusant de s'intéresser à la chose publique. Leur excuse est qu'ils ont essayé et que leur initiative ou leur élan n'a servi de rien. Elle est encore, cette excuse, dans la difficulté où ils sont d'exprimer leur avis, à cause d'étroitesse d'esprit qui profitent de sanctions toujours dressées pour faire taire l'expression de la pensée.

Le groupe politique obéit aux principes de la démocratie quand elle exerce le pouvoir : il est, avant tout, électoral et il a tendance à se fermer et à repousser, comme s'il la craignait, la collaboration de l'esprit.

Je ne dis pas qu'il ait tort absolument s'il a pour objet de surveiller le pouvoir, et de l'utiliser. Mais c'est un fait, qui a pour conséquence de replier les éléments démocratiques sur eux-mêmes et de les parquer en quelque sorte dans le palais de la nation qui abrite une remarquable uniformité de figures.

Dans deux brochures célèbres — *Le Culte de l'incompétence* et *L'Horreur des responsabilités*, Emile Faguet s'est complu à enfoncer dans l'esprit de ses lecteurs cette étonnante

vérité. Voici comment il s'en ouvre de nouveau dans ses *Préjugés nécessaires*. Evidemment, l'auteur parle de ce qu'il a observé autour de lui; et je ne dis pas que ses observations s'appliquent à toutes les démocraties. Il est toutefois intéressant de retenir ce témoignage.

« La démocratie, éliminant peu à peu toute supériorité inventée par l'instinct social, puis toute supériorité inventée par la nature, affaiblit les muscles et les nerfs de l'État; *ut fiat æqualitas*, ce qui est, au point de vue qu'elle a adopté, non seulement le souverain bien, mais le seul bien. »

Il faut rompre ces divisions, rétablir une collaboration nécessaire entre l'intelligence et la politique, si nous voulons suivre l'exemple de certaines démocraties qui ont réussi; affirmer nos droits par l'unanimité de notre groupement ethnique, avec ses volontés individuelles et l'âme qui les confond; confier à toute la nation, à son élite aussi bien qu'à son peuple, le soin de ses intérêts, la sauvegarde de ses droits, et le progrès de ses institutions. Autrement, c'est la mort lente, que nous su-

bissons depuis trop longtemps par la décomposition de nos forces où ne s'aperçoit déjà plus la vibration des énergies créatrices.



L'Eglise catholique donne une leçon de civisme que j'ai souvent fait valoir, en regrettant que nous ne l'entendions pas davantage, que nous ne l'appliquions pas à notre conduite et à l'organisation de notre vie de citoyens.

Elle exige des fidèles la connaissance des principes religieux, de la morale, de la vie et de la hiérarchie catholiques. Le peuple est entraîné à sa discipline qui ne se relâche pas un instant. Aussi, depuis des siècles, quelle stabilité, quelle résistance ! Fût-ce aux pires tourmentes. Même si des cendres s'accumulent sur sa voie, elle s'en dégage, elle en renaît, semblable à elle-même, tenace, imperturbablement forte de la volonté qu'elle tient de Dieu.

De cette puissance, de cette volonté mise au service de l'action, de cette résistance aux dangers du mal universellement renaissants,

on donnerait bien des exemples. J'en ai éprouvé la révélation totale dans une cérémonie religieuse d'une impressionnante gravité: le sacre qui revêt l'évêque du caractère de chef et de la plénitude du sacerdoce. On aperçoit, dans le déroulement minutieux de la liturgie, l'innervation d'un organisme souple et fort.

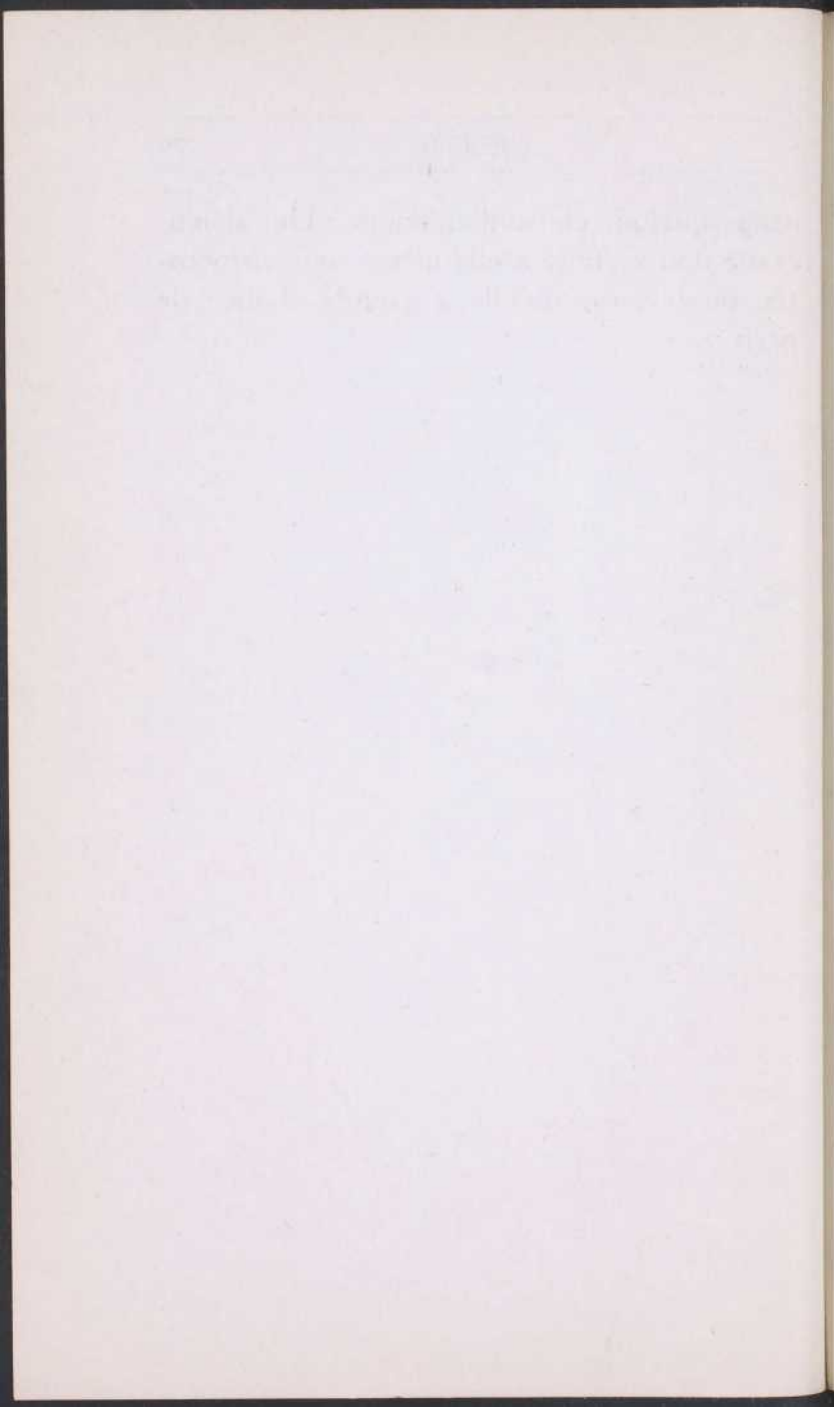
La cérémonie, encadrée dans la messe, s'accomplit au souffle du grand mystère. Le futur évêque prête le serment de sacrifice et d'autorité, subit un examen de conscience, de conscience professionnelle, et de foi, écoute l'ensemble des voix du ciel comme s'il les appelait à son aide, invoque avec tout le peuple le secours de l'Esprit, connaît la consécration qui marque les chefs. Puis on le pare peu à peu des insignes de sa nouvelle fonction, il reçoit l'Evangile qui lui est confié, l'infini baiser de paix, l'offrande de cadeaux symboliques, « le corps de Notre-Seigneur et ensuite ce qui est resté de sang dans le calice ». Enfin la mitre, les gants, l'anneau et la crosse qui le constituent physiquement, pour les faibles yeux de notre esprit, tel que nous nous le re-

présentons dans la magnificence de l'autorité; et l'Eglise le livre ainsi, casqué, ornementé.

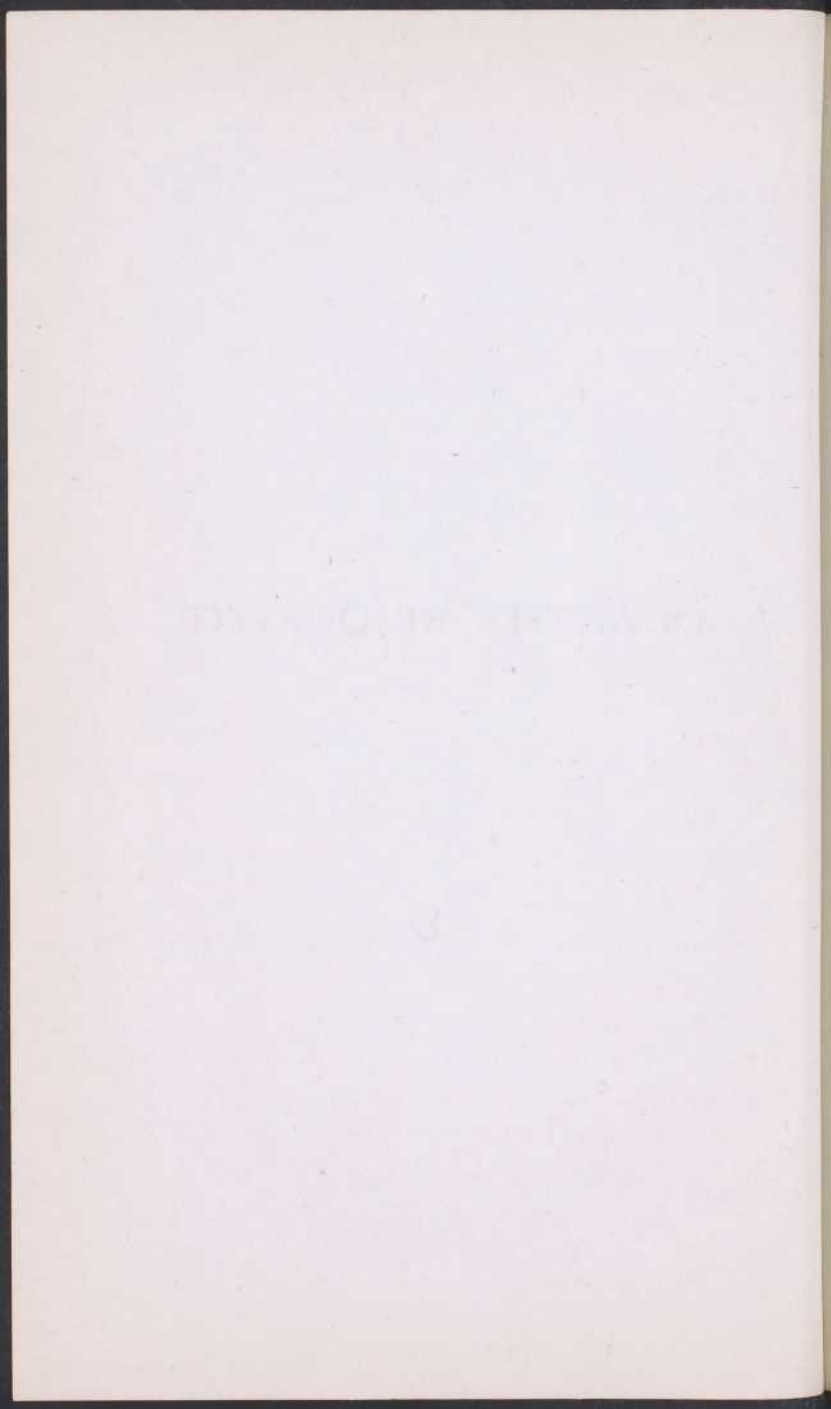
L'Eglise sait bénéficier de l'hérédité en écartant ses dangers. Elle se recrute « par adoption », accumulant les aptitudes sans les épuiser. Elle est « la meilleure des aristocraties et des démocraties ». Elle puise dans tous les rangs et, à ceux qu'elle adopte, elle donne l'héritage d'une tradition, la valeur traditionnelle et, « par l'éducation », l'accumulation des aptitudes. Faguet conclut: « C'est l'aristocratie la plus ouverte qui soit, et c'est le modèle même des aristocraties. C'est l'aristocratie démocratique par excellence ».

Qu'elle se soit mêlée de trop près à l'aristocratie laïque, qu'elle ait trop compté sur elle, qu'elle l'ait avantagée même en lui réservant « les premiers rangs » et, en définitive, qu'elle y ait trouvé un élément de décadence, — je ne sais; mais je souscris à ce jugement final: « Encore est-il qu'en soi, elle est le modèle même de l'aristocratie ouverte, de l'aristocratie démocratique. Il faudra qu'un peuple démocratique qui voudra rester fort, qui voudra rester un peuple constitué, trouve à son

usage quelque chose d'analogue. Une démocratie doit se faire à elle-même son aristocratie, ou je crois qu'elle a grande chance de périr. »



QUANTITÉ ET QUALITÉ



Invité à Buenos-Aires, reçu au Brésil, accueilli aux Etats-Unis par Théodore Roosevelt, Guglielmo Ferrero, qui n'avait guère quitté l'Italie depuis des années, se trouva jeté dans le Monde nouveau parmi la plus débordante activité. Quel chemin, depuis la Rome des Césars, l'humanité a parcouru ! La terre exploitée s'est agrandie; les hommes y exercent une « formidable puissance ». Mais ceux qui ont accumulé, et si rapidement, une insolente richesse, et qui s'y sont installés, tournent leurs regards avec nostalgie vers les pays anciens, munis d'une civilisation dont ils avaient pourtant hérité.

Pourquoi ce tourment ? L'essor de l'Amérique, remarquable par plusieurs aspects, a projeté l'homme dans des voies nouvelles. La production de quantité a remplacé la production de qualité à laquelle l'Europe restait at-

tachée: il fallait faire vite et mettre à portée d'une population grandissante et libre les choses propres à satisfaire ses besoins. « C'est une lutte entre la forme qui pousse les hommes à détruire les limites pour prendre possession de la terre entière et pour conquérir tous les trésors, et le besoin naturel qu'ont les hommes de se circonscrire dans des limites pour être capables de reconnaître avec certitude le Bien, le Beau et le Vrai ».

Le facteur économique domine le monde. C'est un des traits de notre époque où presque tous les problèmes deviennent des questions d'intérêt matériel, de production, de richesse.

Le progrès nous a habitués à sa munificence au point qu'il ne nous étonne plus. Nous en avons pris l'habitude. Mais, si nous y songeons, nous restons stupéfaits devant la tâche accomplie en si peu d'années.

Au XVIII^{ème} siècle, la grande industrie n'existait pas, du moins telle que nous l'entendons aujourd'hui. Quelques manufactures (de *manus* et *facere*) étaient disséminées ici et là; et des entrepreneurs faisaient travailler les artisans à domicile. Mais les petits mé-

tiers subsistaient. Le compagnon était en relations constantes avec le maître dont il partageait l'existence. Le producteur connaissait ses clients et s'efforçait de leur plaire. Le marché était limité. Sans doute, le commerce international avait de l'ampleur, puisque les navigateurs passaient les mers et se livraient au trafic des marchandises entre l'Europe et les pays d'Orient ou d'Amérique. Sur terre, les moyens de communication restaient primitifs; les transports étaient d'ailleurs coûteux et le déplacement des produits, découragé par les droits qui surgissaient à chaque détour en vue de protéger les marchés nationaux. L'Etat restreignait par des mesures draconiennes les achats à l'étranger, car il pensait que les pays s'appauvrissent à laisser sortir leur or, seule richesse vraie. Lorsque Jean-Baptiste Say démontra que les marchandises s'échangent entre elles et que l'or n'a qu'un intérêt secondaire dans les pays où la production est active et le commerce intense, ce fut une révélation.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, la science seconde le travail humain, les inven-

tions se précipitent. L'usine naît, s'emplit de machines, d'ouvriers. L'Angleterre devient un grand centre manufacturier. Les principaux pays d'Europe suivent le mouvement, et le progrès passe l'Océan. Les États d'Amérique grandissent au point de menacer le vieux monde. L'Extrême-Orient lui-même s'éveille de sa torpeur.

Les distances ne sont plus des obstacles, ni pour les produits, ni pour la pensée. Un simple déclenchement, et tous les points du globe sont atteints. L'industrie est maîtresse du monde. Les moindres crises se transmettent comme des ondes dans un marché qui n'a plus de bornes: « La cote de la Bourse est le graphique des pulsations mondiales », dit Gabriel Hanotaux. Par delà, ce sont les étoiles; l'homme s'y achemine.

Les théories anciennes n'étaient plus de force à conduire les peuples enrichis par cet essor financier, industriel, commercial: les hommes d'État durent suivre la marche des événements, grouper les initiatives, faciliter les tâches, protéger la richesse, prévoir les insuccès, assurer le bien-être des masses.

La politique devint « économique et sociale ». L'Angleterre se soucia de conserver son hégémonie commerciale; la France, de reconstituer sa fortune en protégeant ses industries; les Etats-Unis, d'assurer leur grandeur; les autres nations, de se préparer à vaincre les concurrences nouvelles.

Politique économique aussi, le mouvement de colonisation intense qui a marqué la fin du XIX^{ème} siècle, et qui a donné lieu aux conceptions impérialistes. Partout, les intérêts matériels, placés au premier plan, ont été défendus avec âpreté. Ils sont au fond de la plupart des guerres contemporaines: guerre hispano-américaine, guerre du Transvaal, guerre russo-japonaise, guerres de 1914 et de 1939.

Tel est le dehors. Que se passe-t-il à l'intérieur de l'édifice? Les clameurs de révolte ébranlent l'armature d'or. Une force redoutable monte des profondeurs du peuple, faisceau d'énergies innombrables auquel le suffrage apporte une action souveraine, le droit de commander. L'Etat s'efforce de répartir la richesse en augmentant l'impôt, en créant

des institutions de secours ou en généralisant les régimes de sécurité. L'économie dirigée, réalisée pendant la guerre qui vient de s'achever, entend poursuivre sa tâche au sein de la paix.

Voilà notre croisée des chemins.

Dans une orientation du monde économique esquissée à grands traits par les sommets ou les profondeurs qui s'y dessinent, on distingue de longues périodes dont les caractères semblent persistants mais qui révèlent tout de même des changements qui sont dus à l'ingéniosité de l'homme utilisant les forces naturelles. Comment imaginer que l'Antiquité ait érigé des palais, des temples et le moyen âge construit les cathédrales sans le secours d'instruments puissants ?

Quoi qu'il en soit, cet âge est surtout celui où la technique manuelle s'épanouit, où l'artisan accomplit la large part.

Si, à un moment donné, l'homme recourt à la machine, le fait n'est pas universel : l'artisanat existe toujours, même de nos jours. André Siegfried, analysant les forces pro-

ductives de la France, distingue le paysan, l'artisan et le bourgeois qui constituent encore les puissances essentielles d'où jaillit l'harmonie économique de son pays.

Ces réserves faites sur la persistance de certains types de production, il est indéniable que les procédés modernes de fabrication ont provoqué des transformations profondes dans l'industrie.

La division des tâches et l'invention du machinisme ont amené une révolution. En fait, ce mot « révolution » désigne la période des inventions qui a marqué la fin du XVIII^{ème} siècle, au moment même où éclatait la révolution politique qui devait exercer tant d'influence dans le domaine des idées et des faits.

Les artisans, devenus des « ouvriers » ou des « travailleurs », quittent leur domicile pour la fabrique ou la manufacture, puis pour l'usine. Dans ce cadre où ils se pressent, on assigne à chacun une opération qui constituera une partie de l'article à fabriquer.

La production obéit aux moyens nouveaux que procure la division du travail. Celle-ci

ramène l'*usinage* à un geste simple confié à la machine et assure des économies de capital et de temps.

Les économistes observent curieusement le phénomène: Adam Smith explique comment les épingles sont fabriquées par bouts qui s'additionnent; Jean-Baptiste Say s'attache à la confection des cartes à jouer. Beaucoup plus tard, de Foville indiquera les étapes d'une pièce de monnaie, depuis la fonte jusqu'à l'ensachage. D'autres se complaisent à dérouler l'organisme étonnant des usines Ford d'où les voitures équipées surgissent, complètes, après une heure d'assemblage, comme si elles s'affranchissaient d'une monstrueuse toile d'araignée. Georges Duhamel s'épouvante devant les orgies de l'abattoir américain où se répète sans relâche le même geste ensanglanté.

La guerre — je devrais dire les deux guerres que les hommes de ma génération ont connues — a accentué ce mouvement de fabrication fébrile en vue d'obtenir un matériel de défense et d'attaque. On citait hier des chiffres sur cette production précipitée, hale-

tante, d'où naît en quelques minutes la puissance de l'avion, d'où s'élancent des flottes rapidement nolisées et des agents de mort à peine refroidis des feux de l'usine.

Le cadre de l'atelier moderne, l'installation des machines et leur disposition, le geste de l'ouvrier, tout fait l'objet d'une étude précise qui conduit à un plan d'exécution surveillé de toute part. Grâce à la fabrication en série, à l'interchangeabilité des pièces, à la standardisation, on accentue le « service », mot cabalistique dont s'enivrent producteurs et clients. Un automobiliste subit-il une panne dans quelque endroit reculé du pays ? Le prochain garagiste lui vient en aide : le pneu est rétabli, le mouvement assuré, un organe remplacé. La radio se détraque-t-elle ? La réparation se fait aussitôt : la lampe brûlée, les mécanismes fatigués sont renouvelés.

En agriculture, dans la métallurgie, dans l'industrie textile, partout où se poursuit le travail, l'homme cherche à fabriquer vite et à meilleur compte pour assurer la vente de ses produits et satisfaire des consommateurs de plus en plus nombreux. Ainsi s'installe la

« production pour le million », comme disent les Américains, le régime de la quantité.

*
* * *

L'esprit a réagi contre ce régime, l'esprit européen, et même la pensée américaine.

Nous le savons, Guglielmo Ferrero, dès 1913, posait le problème sous la forme d'un curieux dialogue, poursuivi au cours d'une traversée de l'Atlantique, entre des Européens et des Sud-Américains. Le livre était intitulé: *Entre les Deux Mondes*. Cinq ans plus tard, Ferrero affermissait son attitude dans *Le Génie latin et le Monde moderne*. Depuis, nombre d'auteurs ont repris le thème: André Siegfried, en plusieurs occasions et sous des titres divers, comme un leitmotiv; Romier, dans *Qui sera le Maître*; surtout Georges Duhamel, dans ses *Scènes de la Vie future* qui éclatèrent comme une protestation du vieil esprit traditionnel de mesure, de modération et de bon sens contre les excès de la quantité. L'effroi de Georges Duhamel, d'ailleurs sympathique, était émouvant. Son livre remua l'opinion américaine.

On trouverait aussi dans les ouvrages de voyageurs, de romanciers, de critiques ou de poètes, des traits qui signalent l'extension au monde entier de la civilisation de quantité, que décèle la présence du produit standardisé — phonographe, parapluie ou chapeau melon — jusque dans les coins reculés du globe, en Asie, en Afrique, en Amérique du Sud : Paul Morand, entre autres, dans *Rien que la Terre* (« Ce qu'on rencontre d'abord à Manille, c'est la trinité américaine du gratte-ciel, de la dactylographe et de l'*ice cream* »), ou dans *Paris-Tombouctou*. Pierre Loti, revenu à Nagasaki, en évoque la silhouette métamorphosée par les envahissements du progrès : « Au soleil de deux heures, la neige est partout fondue. On voit mieux alors toutes les transformations qui se dissimulaient ce matin sous la couche blanche. Ça et là des tuyaux d'usine ont coquettement poussé, et noircissent de leur souffle les entours. Là-bas, là-bas, au fond de la baie, le vieux Nagasaki des temples et des sépultures semble bien être resté immuable, — ainsi que ce faubourg de Dioudjendji que j'habitais, à mi-montagne ;

mais, dans la concession européenne et partout sur les quais nouveaux, que de bâtisses modernes, en style de n'importe où ! Que d'ateliers fumants, de magasins, de cabarets ! »



Que devient, dans cette production à outrance, dans ce souci dominant d'expansion matérielle, le culte ancien de la beauté ? Celle-ci n'est-elle pas menacée de toute part par l'ambition de vivre dans un bien-être anonyme et niveleur ? Qui médite sur notre temps incline à le penser.

Mais n'y a-t-il point de salut ? Plus riches, sommes-nous décidément voués, sinon à la laideur, au moins à la médiocrité ?

Sans doute, nous n'échapperons pas à l'emprise de la quantité, mais il semble que nous la dominerons si nous cultivons notre personnalité et si nous gardons le souci de l'art.

J'évoquais, il y a quelques années, le décor matériel où se poursuit notre vie : les choses qui nous entourent. Elles parlent, d'un langage inanimé mais prenant, et elles « voient »,

ce qui paraît plus difficile; elles vivent et elles regardent, et nos regards rencontrent le leur. Elles parlent par leur aspect, leurs contours, leurs lignes, ou leur poésie, voire par leur repos et leur silence; elles rayonnent, chantent ou se taisent selon les jours, les rayons de soleil ou de lune, l'atmosphère où elles sentent qu'on les observe; elles parlent même seules, et on a l'impression de ce soliloque lorsqu'on les retrouve après un temps, car il flotte sur elles un parfum de méditation. Les choses extérieures expriment nos préférences; elles révèlent une recherche de sobriété ou d'élégance, font éclater des naïvetés ou des laideurs. Des choses intérieures, l'étranger ne saura rien s'il ne pénètre pas l'intimité des hommes qui les ont ordonnées; mais il est possible qu'on l'invite à les connaître. Dès lors, il juge; il juge un degré de culture; il apprécie un rayonnement. Donc, les choses parlent à l'étranger, mais en secret, et seulement si elles le convient. Quand même l'étranger ne les entendrait jamais, elles parlent pour nous et, comme la langue, cette voix des choses exprime une discipline. Montre-moi le

décor de ta vie et je te dirai qui tu es. Même pauvre, un détail trahira ton esprit; car chaque chose admise auprès de toi, tu l'as pensée, décidée, choisie: tu as créé chez toi ton propre accueil et le repos que tu réserves à ton être.

Le langage des choses est dans l'art, et l'art est une discipline qui nous contraint à des traditions. Le miracle est que, peuple soi-disant traditionaliste, nous nous attachions si peu à ce signe par lequel on nous juge avec une sévérité qui ne nous touche guère. Nos pères s'intéressaient à l'art: dès les débuts de la colonie ils avaient fondé des écoles de métiers, et ce qui reste des travaux exécutés par nos artisans d'autrefois témoigne d'un souci assez remarquable. L'art entre donc dans nos « institutions »; mais, comme la langue, nous le laissons s'étioler ou s'abâtardir. Il y a bien quelques prosélytes qui prêchent la rénovation par l'art; fidèles au passé, nous avons fondé aussi des écoles où les beaux-arts sont remis en honneur; dès l'enseignement primaire, le dessin, admirable instrument de formation, est appelé à la rescousse, et sans doute le maître pousse-t-il jusqu'à vanter le beau

en même temps que le bien. Malgré cela, l'art ne pénètre guère dans la masse; et, toujours ainsi que la langue, il se laisse entraîner à des formules étrangères qui détruisent son caractère aussi sûrement que les vers font d'un cadavre. Il faudrait restaurer et répandre parmi nous le goût des arts, les pratiquer, les défendre. Ce que nous avons déjà accompli dans ce sens est excellent; mais l'art n'a pas encore sa valeur ni sa place. Nous réunissons des congrès autour de la langue française et, tous les dix ans, nous les pavons de bonnes intentions; mais nous ne faisons rien de tel pour l'art, rien si ce n'est quelques expositions qui ont le mérite d'entretenir sous la cendre le rayon d'une idée-force. Ces initiatives restent le fait d'un petit nombre, de ceux qui ont le beau rivé dans l'esprit et qui consentent à être traités d'idéalistes dans un monde conquis au matérialisme asséchant. Les artistes eux-mêmes, s'ils ne sont pas ignorés, font le sujet d'une tendre pitié ou d'un mépris déguisé de la part de gens petitement embesognés; et il arrive que l'art soit goûté plutôt par le peuple qui reste dans sa tradition.

L'architecture est un incessant langage pour les yeux. Le passant voit l'habitation et la juge; elle parle, même à l'étranger qui n'a pas trouvé l'occasion de causer avec nous, et celui pour qui nous restons muets emporte cette seule image de notre fidélité. L'architecture révèle le goût et les inclinations d'un peuple plus largement que sa littérature: un livre se lit ou ne se lit pas; un monument, tous plus ou moins l'apprécient du regard et de l'esprit.



Je reviens à Guglielmo Ferrero.

Il reprend l'idée de progrès, de ce progrès « infini » dont rêvaient les philosophes du XVIII^e siècle: il l'entend sous le double aspect de l'augmentation des biens et de la puissance de la production. Cette idée de progrès gagne l'Europe qui s'américanise au grand regret de ceux qui voient dans ce phénomène « une sorte de déviation des esprits et de décadence du vieux monde ».

Avant que l'Europe se pliât à cette tendance, l'homme, épris de traditions, subissait

les bornes d'une sagesse qu'inspiraient le sentiment religieux et le goût du beau. Les monarques se prêtaient à l'expansion des arts, recherchaient et protégeaient les artistes, leur confiaient des travaux, entretenaient l'ambition de « rendre éternelle une forme de la beauté ». Ils désiraient davantage, et portaient leurs soins vers « le règne de la sainteté et de la justice ».

Le progrès a détruit cette économie. « L'esprit artistique » s'affaiblit partout. La machine a transformé le monde. Elle s'est mise au service des masses qui réclament la satisfaction de besoins nouveaux. Que feraient-elles d'œuvres d'art, quand elles peuvent recevoir en abondance du pain et des jeux, et les mille choses qui donnent à la vie journalière plus de bien-être et de confort.

Il en résulte que l'Europe abandonne son passé glorieux, son merveilleux souci des arts pour travailler à conquérir les forces matérielles. Les monuments anciens tombent en ruine sous des flots d'électricité. D'ailleurs, les centres où les arts étaient enseignés sont partout réduits et les orgueilleuses écoles

d'autrefois, abandonnées. On enseigne désormais les métiers, les techniques, les disciplines qui activent la grande production. L'aristocratie de la richesse et la classe bourgeoise délaissent la beauté et se livrent à la fabrication en série des instruments que réclame l'industrie. C'est un malheur que pallierait l'Etat s'il plaçait quelques millions dans la préservation et le relèvement des beaux-arts.

Ainsi pensait Ferrero quand il vint en Amérique; telles étaient ses réflexions sur le pont du navire qui l'emportait vers le Monde nouveau. La réalité modifia son sentiment, fit dévier sa rêverie. Il foulait du pied un territoire vaste et empli de richesses. Il coudoyait une population de plus en plus nombreuse, accourue de l'Europe, fébrilement occupée à produire, des villes bourdonnantes, des chantiers partout multipliés, des usines que les ronflements de la machine semblaient hypnotiser.

N'était-ce pas l'âge d'or tant espéré par les hommes ? Mais cet âge, l'humanité l'atteignait au prix d'une sorte de décadence: elle

sacrifiait l'art à l'abondance. « Le monde moderne a fait triompher la quantité aux dépens de la qualité, selon une loi d'ailleurs éternelle ». Abandonnant la perfection, il atteint au nombre. Le temps le presse désormais, et l'appétit des masses. Il subit la rançon du progrès qu'il a imaginé et réalisé; plus de chemins de fer, de navires, d'usines, de machines, et plus d'instruments.

Cette énergie qu'il emploie à produire, cette fièvre de créer qui l'absorbe, qui brûle ses membres d'acier, le détournent de la beauté et de l'élégance. Comment s'attarderait-il « aux belles manières » dans la trépidation qui l'emporte ? Les siècles passés ont eu leurs préoccupations qui tournaient les hommes vers la contemplation, la guerre ou les arts; le monde actuel a d'autres soucis: il veut dominer les choses, les exploiter à son profit. Renoncera-t-il au progrès matériel, consentira-t-il au règne de la famine, sacrifiera-t-il sa liberté conquérante pour revenir aux « parcimonies » anciennes ? Ne faut-il pas se résigner et accepter de voir l'Europe, à la suite de l'Amérique, se plier aux riches médiocrités

de notre époque; et, comme l'Europe ne possède pas les puissances dont dispose l'Amérique, subir son sort et, en définitive, « tomber de plus en plus bas ».

Or, Ferrero constate, au cours de son voyage en Amérique, le phénomène contraire: l'Amérique *s'eupéanise*. Elle applique cet argent dont elle poursuit la conquête, à l'embellissement de la vie, au rayonnement de l'esprit; elle crée des œuvres qu'elle destine à l'enseignement du peuple: universités, écoles, musées. Elle retourne au passé que lui a donné l'Europe; la religion, la philosophie, la science y prennent un regain d'influence, font l'objet de nouvelles inquiétudes. Peut-être même y met-elle quelque excès, comme elle fait souvent, et ne distingue-t-elle pas parmi les tendances qui l'absorbent ce qu'elles offrent de hâtif.

Elle croit à la science comme à un dogme; elle s'attache à l'art, parfois avec audace; elle retourne au passé, elle le reprend à son profit: musique, littérature, peinture, sculpture — et de tous les siècles — la retiennent et l'exaltent. Elle devient un refuge de la beauté, même

si elle y apporte de la naïveté. Elle accueille d'un coup tous les styles: « New-York, à ce point de vue, est la Cosmopolis des arts ». Snobisme, disent quelques-uns. Qu'importe ! La richesse bien distribuée conduit à la recherche de la qualité. L'homme du peuple veut s'habiller mieux; l'homme riche, qui ne peut tout de même pas manger ses millions ni s'en vêtir, emploie sa fortune à l'acquisition de « choses plus belles et meilleures, à convertir en somme sa richesse en beauté et en supériorité, à convertir la quantité en qualité ». Et même si l'on distingue dans ces classes des hommes qui prisent le gain pour le gain, il reste que les femmes s'inquièteront toujours d'embellir leur vie par la recherche de la qualité, par le choix des choses qui mettent dans l'existence, fût-elle morne, un rayon de joie ou la chaleur d'un sentiment.

Une harmonie tend donc à s'établir entre l'Europe et l'Amérique. Le vieux monde se livre à la production intense; le monde nouveau se préoccupe de plus en plus d'art et de beauté. N'est-ce pas l'idéal ? Ces vases communicants n'établissent-ils pas un niveau où

l'humanité trouvera facilement la satisfaction d'une vie large et généreuse ? Pourvu que les produits toujours plus nombreux ne s'échangent pas uniquement contre des produits et qu'ils contribuent, par leur qualité, à maintenir une civilisation, c'est-à-dire un ensemble de valeurs morales dont l'homme a autant besoin que de jeux et de pain.

Peut-on se dégager de l'étreinte de la quantité ?

Ecartons la pièce unique, quoique les arts nous apportent parfois la joie d'une possession exclusive où tout l'être se complaît : une peinture, même si l'artiste garde l'esquisse dont il s'est inspiré et qui demeure pour lui un moment d'exaltation intérieure dérobée à la nature ; une sculpture qui ne sera pas reproduite parce que l'auteur nous en a fait l'abandon ; un livre même ou un manuscrit. Je conserve pieusement le texte de *Maria Chapdelaine*, *Récit du Canada français*, paru du 27 janvier au 19 février 1914 dans le rez-de-chaussée du *Temps*. Louis Barthou se faisait gloire de détenir un exemplaire de luxe de *Chantecler* où Rostand avait écrit de sa

main les sonnets liminaires. Un autographe distingue un livre et en fait une chose plus précieuse. J'ai raconté ailleurs comment j'avais assisté à la vente des livres de Ferdinand Brunetière: je m'y portai acquéreur, quoique je fusse bien pauvre, de *L'Ame américaine* d'Edmond de Nevers où le grand critique avait inscrit de nombreuses notes marginales. Parfois, dans le domaine de l'impression, une édition restreinte, qui réduit par conséquent la quantité, donne plus de valeur à un ouvrage: je songe au compte rendu de la *Mission Champlain* orné des dessins de Cormon; au texte de *Maria Chapdelaine* illustré par Gagnon; à l'œuvre de Champlain publiée par le Gouvernement de notre Province et admirablement imprimée; à des livres comme *Vieux manoirs, vieilles maisons* ou *l'Ile d'Orléans*, de Pierre-Georges Roy. Je me borne à ceux-là, plus proches de moi; mais combien d'autres on citerait parmi les éditions réservées, hors commerce.

Je passe à l'art décoratif et à l'ameublement. Voilà un domaine où, si j'ose dire, la quantité rugit. Que de meubles semblables,

stéréotypés, ornent nos foyers ! Ces meubles, y a-t-il une raison de ne pas les améliorer ?

Je note de ce côté un progrès sensible. L'artisanat qui prend chez nous un regain de vie et de rayonnement y a, sans aucun doute, contribué. Des régions de notre province ont renouvelé leur ameublement. J'ai vu, à la Malbaie, quel parti on tirait de travaux simples, accomplis par un artisan. Le type des meubles n'était peut-être pas des plus variés ; mais il gardait suffisamment d'ingénuité. L'art décoratif, animé par le goût, donnait aux intérieurs un aspect de fraîcheur et de repos. Des tissus, fabriqués et teints dans le pays, fournissaient les carpettes et les tentures. Quelques vases débordants de fleurs tirées des jardins ou des champs faisaient le reste. On n'échappait pas à une certaine uniformité, mais on savait imprimer au décor ainsi assemblé la marque d'un esprit inquiet de beauté et de charme, en recourant à la couleur, en surveillant la disposition des choses.

Nombre de revues illustrées nous apportent, chaque mois, des photographies ou des dessins de maisons ou d'ameublements de-

vant lesquels on se prend à rêver. Voici *A little house in the garden*: un seul étage sous un toit incliné que dépassent des cheminées par où s'avive l'âtre, les jours froids d'automne. De larges baies aux encadrements discrets et que, l'hiver, ferment de lourds volets. Le tout est de bois. Près de la porte, une lampe en fer forgé. Quelques chambres, une profusion de baignoires, une vaste cuisine; et, donnant sur le jardin, le *living room* que prolonge une terrasse. Une large cour se prête à la manœuvre des voitures.

Je lis la légende: « Il semble que l'on ait laissé tomber cette maisonnette sur ce coin de terre et qu'elle ait pris doucement place au milieu des jardins, de la pelouse et des grands arbres qui l'entourent. »

Avec ses murs blancs, ses volets verts, son toit rouge, cette maison a un cachet personnel. L'intérieur est gai. Les meubles, un peu pressés les uns contre les autres, ne sont pas modernes, mais leur disposition évoque une intimité douce parmi de vives couleurs. Je passe la « chambre des maîtres », égayée de cretonne, et je m'arrête à considérer le « vivre ».

Le long des fenêtres, de légers tissus aux bords dentelés s'assouplissent avec grâce; aux murs, des tableaux, sans excès; sur des tables légères, des fleurs, beaucoup de fleurs; par terre, une tapisserie à petits points, pièce unique s'il en fût, œuvre d'une grand-mère. Un divan et deux fauteuils alourdissent l'ensemble, et l'œil serait tenté de les supprimer, n'étaient les longs soirs d'hiver et le foyer qui les réchauffe. Qui sait d'où vient cet ameublement ? De partout, sans doute: d'une usine prochaine ou d'un passé qui l'assembla au hasard des besoins; mais le goût, un goût constant, a présidé à son arrangement, l'a enrichi de couleurs.

Je connais une jeune femme charmante qui hérita d'une maison presque sordide. Elle la transforma: les planchers furent raclés et vernis, les murs peints de tons légers qui varient avec la destination des pièces; la cuisine est d'or sous le soleil, la chambre des enfants d'un vert à peine indiqué; la salle à manger, rouge vif, accueille un mobilier d'érable piqué. J'imagine l'étonnement des anciens propriétaires en retrouvant leur maison

ainsi refaite ! Et pourtant, la plupart des meubles, sauf ceux de la salle à manger qui sont l'œuvre d'un artisan, ont été achetés ici ou là, « dans le commerce » comme on dit, ont jailli de l'impitoyable progrès qui nous envahit de sa triste liane.

Un bon camarade des jours où la jeunesse nous tenait dans la joyeuse inquiétude du beau a connu depuis les aventures du monde diplomatique, y compris celles où la guerre l'a précipité. Il a meublé et remeublé bien des maisons. Toutes portaient le signe de sa recherche. Il y mettait un éveil constant. Recourait-il aux produits de la grande industrie ? Il choisissait, contraignait la quantité, s'en évadait presque, par la sûreté de son regard. Autour de cette concession, elle-même surveillée, il avait réuni des choses où sa personnalité se complaisait : peintures et dessins, sculptures et objets d'art — peut-être trop, si sa maison donnait l'impression d'un musée, d'ailleurs charmant, mais dont le visiteur avait peur de rompre l'ordre impeccable.

Signalerai-je aussi la mode qui est un des grands jouets de la quantité ? Le vêtement

répond à un besoin essentiel de l'humanité. Il varie, c'est entendu, des neiges du nord aux chaleurs tropicales; mais, au moins dans la zone tempérée, il s'uniformise. Je ne m'arrête pas à l'homme, dont le cas est réglé s'il subit les limites de la couleur et de la coupe; mais la femme, elle-même, est de plus en plus victime de la quantité. Le modèle unique n'existe guère: on l'obtient sur commande, et encore; car on ne sait jamais ce que peut offrir de tentations sa seule existence. Les robes — comment dirais-je ? — d'une certaine valeur, d'un type recherché, sont l'enjeu des expositions où une couturière exercée retient vite une ligne, un mouvement, un repli, un rejet de couleur qu'elle saura offrir au désir d'une cliente. Quant aux robes courantes — c'est bien le mot, — elles proviennent d'un modèle multiplié à l'infini, qu'il soit de Paris ou d'Amérique.



Cette idée de la quantité, péril de la qualité, il reste à en chercher une dernière confirmation, celle des Américains eux-mêmes. Elle

est venue, il y a longtemps, sous la figure de M. Babbitt; voici qu'elle se fait plus précise et plus profonde.

Arrêtons-nous au domaine de l'enseignement, pour évoquer la pensée de deux universitaires américains.

En 1941, Mortimer-J. Adler, dans un article qu'il intitulait: *The Chicago School*, définissait les aspirations de l'Université de Chicago. Elle est américaine, américaine, cent pour cent, comme disent volontiers nos voisins. Centre d'enseignement, elle désire surtout influencer la pensée et la vie, rayonner dans les masses par la culture qui est un ferment. Que les maîtres y enseignent les mathématiques, la chimie ou la physique, la géologie ou l'économie, la physiologie ou la religion, la pédagogie ou la sociologie, tous restent attachés aux vérités fondamentales. Moderne, elle ne rejette pas le passé. Si elle entretient le culte de la science, ce n'est pas sans retenir les raisons de la métaphysique, de la morale et de la politique. Le président Hutchins s'élevait, dès 1933, contre l'enseignement au pochoir, les dispositifs aveugles

(gadgets), et la poursuite des faits pour les faits. La recherche, il la voulait illuminée, conduite par des idées et des principes. Nous avons confondu, disait-il, la science et la documentation, la logique et le phénomène, la connaissance et la donnée. Certes, la science a eu de merveilleux élans; mais, comme la Renaissance pouvait reprocher au moyen âge d'être riche en principes et pauvre en faits, nous devons nous demander si nous ne sommes pas riches en faits et pauvres en principes. Notre malaise vient de ce que nous cherchons le salut dans la documentation plutôt que dans un retour aux procédés de la raison. Dans une démocratie inquiète de sa culture, la religion et la philosophie prennent place au delà de la science.

Toujours en 1941, au sein de la guerre qui devenait universelle, Robert Maynard Hutchins publiait un article, véritable cri d'alarme.

Sous le titre *Education for Freedom*, il jugeait notre civilisation et s'inquiétait des tendances de l'école.

La civilisation ne résulte pas de la multiplicité des instruments dont l'homme dispose,

ni des amusements auxquels il se livre. Elle ne provient pas de la science qui nous comble de moyens sans nous proposer de fin. Le laboratoire n'éclaire pas les destinées humaines, s'il enregistre les phénomènes et les manifestations que lui livre la réalité. La civilisation dépasse les procédés et les recettes. Elle se hausse jusqu'aux préoccupations morales pour assurer à la communauté la possession du bien et du beau.

Le confort ne suffit pas au bonheur. L'école y contribue, pourvu qu'elle ne se borne pas au fameux succès dans la vie. Laissera-t-elle l'étudiant choisir à son gré parmi les cours pratiques qu'elle institue sans qu'il soit contraint d'abord à l'acquisition d'une culture générale ? Que valent pour l'esprit des leçons sur le charme personnel, la valeur morale de la photographie, la formation élémentaire et intermédiaire des patineurs ; ou encore sur le mariage et le divorce, la conduite de l'automobile, l'art de se faire des amis ? Le pis est que l'élève est laissé libre du choix de ces cours quand il sait à peine lire et écrire. La famille, d'ailleurs, se désintéresse du sort de

l'enfant, « bien baigné et sans cervelle »; elle confie à l'école, qui la remplace ainsi que l'Eglise, le soin de le dresser, « corps et esprit ».

L'enfant entre dans la vie, muni de connaissances pratiques, assoiffé d'expérience et de liberté, avide de se tirer d'affaire et de toucher de l'argent. Est-ce un idéal ? Il manque à ces réussites sommaires l'appui d'une culture qui leur donne une signification, l'ambition d'une foi commune, la connaissance et la pratique des disciplines intellectuelles et morales.

L'héritage de l'Amérique exige une culture libérale qui affermisce chez l'élite, et par rayonnement dans les masses, le souci d'une tradition. Le dollar n'est pas tout. Que l'on forme d'abord des citoyens plutôt que des techniciens habiles, qui viendront par surcroît.

L'Amérique, dépouillée des arts libéraux et des enseignements qu'elle tient de l'Europe occidentale, subirait les mésaventures où les peuples matérialistes ont sombré. L'enseignement, dans une communauté libre, rejette au second plan l'appétit du gain pour déposer

dans l'homme l'habitude intellectuelle et morale assouplie à l'expérience des siècles, capable de résister aux vagues changeantes du temps.

En 1942 paraissait un livre de John U. Nef: *The United States and Civilization*. La première partie contient un chapitre remarquable sur la *Crise intellectuelle et morale*; la seconde, à laquelle je m'arrête, concerne la civilisation et ses fins: religion, humanisme, philosophie, morale, art.

Le propre de la civilisation est de cultiver la moralité, l'intelligence et la beauté, pour elles-mêmes et pour le bien de l'homme. L'idéal serait que les conditions matérielles de la vie et la poursuite du savoir scientifique et d'une technique améliorée fussent ordonnées vers la plénitude des forces morales, intellectuelles et artistiques, chez les peuples comme chez les prophètes, les philosophes ou les poètes dont la pensée s'inquiète de l'universel repos.

Les valeurs spirituelles et l'humanisme sont menacés, non seulement par les armées en marche, les chars d'assaut, les torpilleurs et les bombardiers, mais par la négation de la

vérité chez certains hommes de science qui la recherchent dans l'expérimentation et dans l'observation du monde physique ou le dépouillement d'un dossier.

Nier la vérité, c'est ouvrir la porte au mal et paver la route à l'erreur. Sans un effort constant vers le bien, la société comme l'individu devient la proie du mal. La voie de la vérité, de la beauté, de l'honneur, est toujours rude. Cependant, on a enseigné que tout viendra à point à qui suit la ligne de moindre résistance, à qui obtient le plus fort rendement avec le moindre effort et, en particulier, avec le minimum de pensée.

Pour défendre notre civilisation, il faut renouveler notre conception de la vérité. Pour survivre comme peuple chrétien et garder la tradition humaniste, nous devons abandonner les habitudes de paresse qui ont gagné les deux dernières générations.

L'Eglise, les universités et les écoles renforcent l'intelligence et la fibre morale du peuple. Mais elles n'y atteindront guère si le peuple, de plus en plus épris de rendement pratique, de plus en plus tourné vers le gain, persiste à

placer les fins de l'existence dans la poursuite du progrès matériel et du bien-être individuel. La civilisation qui mérite d'être vécue, et défendue, naît d'un effort constant vers le bien. Sa fin dépasse les intérêts matériels. La religion, la philosophie et l'art, fins supérieures de l'homme, sont indispensables à une nation pour atteindre la plus haute tenue morale. Ceux qui mesurent la civilisation en termes de baignoires, de machines à laver, de réfrigérateurs, d'installations climatisées, de radios, feront bien de méditer sur leur fragilité quand il s'agit de juger les fondements d'une société. Qu'ils se tournent plutôt vers le passé: ils verront que les civilisations disparues règnent encore par leur philosophie, leurs œuvres d'art et leurs enseignements. La *Divine Comédie*, la *Somme*, les peintures de Giotto, l'élan des cathédrales, prolongent à travers le temps l'éblouissante merveille d'un âge révolu.

Cherchons décidément ailleurs que dans la technique à laquelle nous sommes livrés depuis cinquante ans des moyens de rayonnement et de durée. Nous ne garderons la civi-

lisation que si nous entretenons le culte de la vertu, de la sagesse et de la beauté: alors seulement nous imprimerons à ce continent un caractère qui le distinguera et l'enrichira vraiment.



L'essentiel de ces attitudes se ramène à ceci: la science n'est pas en soi un principe de moralité. Surtout, la civilisation n'est pas une question de quantité, mais elle découle de la persistance des valeurs profondes qui gardent et fortifient l'esprit de l'homme et qui jaillissent de l'antique pensée et des renouvellements qu'y a apportés le souffle sans cesse renaissant de la chrétienté.

LE CARACTÈRE

THE LARAL TYPE

Ce qui m'a frappé, au cours de ma longue expérience de professeur, c'est l'unité du caractère d'homme dans la diversité des caractères, et souvent l'absence ou la rareté du caractère. Dans une classe, que de caractères sous des figures différemment tendues. Voilà qui jette une lumière intense et trouble, et qui suggère de chercher d'abord une définition et des limites.

On a peu défini le caractère, du moins est-ce la constatation que j'ai faite à travers des recherches vaines

Deux petits livres m'ont pourtant servi de guides: une publication intitulée *Des moyens de développer par l'éducation la dignité et la fermeté du caractère*, par le chanoine G. Ginou, parue chez Poussielgue, en 1895; et un ouvrage de Gabriel Melin, chargé du cours de Science sociale à l'Université de Nancy,

L'Organisation de la vie privée, où la méthode de la Science sociale est surtout préconisée, mais où des indications précises sont données sur la formation du caractère. J'en retiens le chapitre VI qui porte sur l'*aspect positif* de l'organisation de la vie, et qui contient une définition analytique de l'homme de caractère:

Un homme de caractère doit faire preuve — on voudra bien noter ce trait, cette exigence, — d'une *connaissance* propre à alimenter son jugement et à le rendre maître de ce jugement. Sa décision prise, il s'y tient, acceptant les responsabilités et les suites de ses actes. Il possède son esprit, sa personnalité, sans permettre que rien ne les trouble. Il tend à « être soi-même », de façon à « se reposer sur soi » pour aller de l'avant, selon le conseil de Mgr Ireland, avec optimisme et confiance. Par-dessus tout, de la volonté, de l'énergie, de la persévérance. Enfin, être un homme, de conscience, d'attitude, surtout de ténacité.

L'auteur s'en tient à l'aspect positif du problème, ce qui explique son insistance sur les

qualités actives qu'il réclame de l'homme de caractère. On sent là l'influence de l'Ecole particulariste, fortement inspirée d'anglo-saxonnisme; mais, en définitive, ce sont les mots *volonté, énergie, persévérance*, à quoi j'ajouterais *l'esprit de travail*, qui comptent.

Si l'on ouvre une encyclopédie, que de sens jaillissent sous le mot caractère, de l'imprimerie à la psychologie, du simple signe jusqu'à la personnalité: image, tournure, talisman, apparence, qualité, empreinte, personne, type, nature, marque. Et, dans le domaine de la littérature: sentiments, passions, idées. Que voilà bien une physionomie française! S'agit-il de distinguer des états d'être, des attitudes, voire des occupations et les traitements qui s'y rattachent, le Français, qui se sent pourtant démocrate, multiplie les mots ou, plutôt, les sens du même mot pour exprimer une hiérarchie.

Or, c'est le propre des encyclopédies de préciser tous les sens. Dans le cas du caractère — de l'homme, et non pas des choses ni des circonstances — elles proposent une définition d'ensemble. Le caractère traduirait

la qualité morale, la physionomie morale de la personne et, « particulièrement, la fermeté ». Des exemples éclairent cette définition. Je m'attache à celui-ci : « Tous les hommes ont un caractère, mais très peu ont du caractère », selon Beauchêne. Le synonyme du mot *caractère* est le mot *âme* : ce qui est une indication précieuse.

Car « si l'âme est une, elle est diverse selon les individus. Elle pense, sent et agit; mais elle varie selon le degré et la direction de son énergie. Ainsi apparaissent... des aptitudes, des inclinations, des habitudes, qui modifient les dispositions natives selon le milieu ou le penchant. » Ces diversités s'associent sous l'empire de la volonté dont l'ensemble des manifestations constitue le caractère.

Sans doute, il y a ce qu'on appelle des « reliefs » ou des « traits saillants ». La psychologie moderne dégage et utilise ces dominantes. Elle classe les caractères et elle les oriente. L'école et, aujourd'hui, l'armée font état de ces révélations fondées sur l'expérience. Des catégories, des classes, se précisent : « méditatifs, rêveurs, passionnés, indo-

lents, impérieux, dociles », toute une gamme d'impulsions que, à vrai dire, on avait déjà distinguées. Les séries — « intellectuels, sensitifs, volontaires » — se subdivisent à l'infini. De ces adjectifs on a fait, naturellement, des substantifs; et l'on s'entend fort bien si l'on dit qu'un homme est un *intellectuel* ou un *sensitif*.

Cela rappelle La Bruyère. Voici Cléon, qui « parle peu obligeamment et peu juste »; Eutiphron, qui vante la richesse des autres et en oublie la sienne; Cléante, qui aime sa femme au point de s'en séparer; Cydias, « bel esprit »; Clitiphon, toujours sorti; Théodecte, à la voix de stentor; Troïle, « utile à ceux qui ont trop de bien »; Mélinde, vapoureux au sens où on le prenait autrefois; l'ineffable et *omniabsent* Ménalque. Et les femmes: Lise, pour qui « les années ont moins de douze mois »; l'étrange Glycère; l'aventureuse Emire. Le caractère, comme le cœur, est donc innombrable; et le pire est de n'en avoir point.

Ces variantes, ces reflets du même visage humain, l'on en vient à se demander ce qui les produit, ce qui les diminue ou ce qui les

améliore; quel foyer alimente ces rayons éperdus.



Une première question se pose, à laquelle on n'a pas suffisamment répondu: l'instruction affecte-t-elle le caractère au point de le former et même de l'orienter.

Nombreux sont ceux qui en doutent. « L'instruction, a-t-on écrit, ni n'implique ni ne contient l'éducation. » Brunetière doutait que l'on pût faire une leçon de morale à propos du carré de l'hypoténuse ou des doublets dans la langue française. Il faudrait voir. Avec un peu d'imagination, un professeur tirera quelque chose d'une somme, fût-elle géométrique, ou des obscures évolutions, des enrichissements populaires de notre langue. Mais il y a bien d'autres choses dans le champ de l'instruction que le carré de l'hypoténuse ou les doublets de la langue française: bien des faucilles d'or que l'on y peut signaler ou ramasser.

Tout dans l'enseignement est prétexte à formation. Un phénomène n'est jamais isolé:

il est lourd de certitude ou d'hypothèse, il éveille toujours l'idée qui l'a déterminé et rattache ainsi l'universel raisonnement. Il y a des directives dans tout: il suffit de les faire jaillir par la comparaison. C'est ainsi que l'enseignement classique atteint son efficacité et devient pratique.

L'histoire propose d'innombrables exemples pour la formation du caractère ou l'orientation pratique de l'esprit, assurées ou sollicitées au moins par l'enseignement pur. Nous avons célébré, récemment, le tricentenaire de la ville de Montréal: quelles leçons de caractère lèvent des premières années de la colonie mystique! La géographie, si on l'humanise, est une source d'exaltation. Les sciences naturelles nous accordent aux enrichissements secrets de la vie. La philosophie, la littérature, l'art — c'est-à-dire la pensée et l'expression — ne laissent pas de nous proposer des règles ou des attitudes. Mais je sais bien que le danger est qu'on n'en fasse rien, et que l'on estime avoir achevé la tâche si l'on s'est contenté d'enseigner ou d'instruire.

C'est ce qui se produit de nos jours, en

Europe, aux Etats-Unis et même au Canada. On a séparé le savoir de la discipline, pour ne s'occuper que du savoir. Déjà Brunetière s'en inquiétait. Dans une brochure intitulée *Education et Instruction*, il montrait comment on avait dissocié à tort ces deux puissances, autrefois unies.

Car elles étaient unies. Cela perce dans l'idée même que l'on se faisait de l'instruction et de l'éducation, au point qu'on les définissait l'une par l'autre. L'instruction, disait-on, c'est « l'éducation, l'enseignement ». Ou encore: « instruire, c'est former, dresser à quelque chose ». C'était deux disciplines, distinctes sans doute, mais confondues dans leur action.

Pourquoi les a-t-on séparées ? Depuis que l'Etat dans plusieurs pays s'est emparé de l'école, organe didactique; et depuis que l'individualisme, cette boursoufflure du XIX^{ème} siècle, a dirigé l'homme vers le succès immédiat, recherché en soi, comme la porte de toute carrière. Cela est malheureux, car enfin pourquoi institue-t-on, par exemple, la culture physique, sinon pour fortifier la race ?

Qu'est-ce qu'un homme bien élevé, sinon un homme qui se contraint *pour les autres*. Ainsi, apparaissait le fameux honnête homme des siècles classiques. Et pour quelles fins formait-on des soldats, ou même de simples citoyens, sinon pour qu'ils *se dévouent à quelque chose qui les dépasse*, la nation ou la patrie ? « L'objet fixe de l'éducation, conclut l'auteur, est de substituer en tout homme le pouvoir agissant des mobiles sociaux à l'impulsion native — et toujours assez énergique — des mobiles individuels. »

Pour y réussir, Brunetière conseillait d'alléger les programmes, de desserrer l'encerclement des concours et de redonner « une âme à l'école » en y rétablissant Dieu.



Le sacrifice de l'éducation à l'instruction est un phénomène qui s'accroît de plus en plus.

Le professeur Stephen Leacock s'en effrayait et demandait de ne pas aller trop loin dans cette voie où les États-Unis s'étaient

engagés dangereusement. Préparons, disait-il, les jeunes gens pour la vie, non pour un métier déterminé. — Nous dirions aujourd'hui: préparons-les pour leur métier d'homme. — Et s'il faut leur donner des connaissances techniques, que ce soit le moins possible. Leacock parlait ainsi en 1926. Que dirait-il aujourd'hui ?

Il signalait avec un effroi souriant la ruée des élèves vers les universités, américaines sans doute, mais canadiennes aussi. Autrefois, on recherchait le baccalauréat comme une culture; aujourd'hui, on demande aux universités une formation professionnelle, la clé de la pratique. Il en résulte, outre une augmentation remarquable sinon inquiétante du nombre des étudiants, une variété de disciplines tendant à l'exercice des professions les plus hétéroclites. On enseignait jadis les langues mortes — et plus elles étaient mortes, mieux c'était, ajoute M. Leacock — et les fondements de certaines sciences, surtout des mathématiques. Actuellement — toujours en 1926 — on enseigne tout, depuis les procédés de la vente et de la publicité, jusqu'à

l'administration de l'hôtellerie, la formation de la personnalité, le mariage et les moyens d'y parvenir.

J'indiquais dans *Reflets d'Amérique* comment le Canada français s'est inspiré des Etats-Unis pour multiplier ses écoles professionnelles; mais si cette tendance a jailli du milieu, du voisinage, on s'aperçoit en creusant un peu la question et en établissant des comparaisons avec l'évolution européenne, qu'elle est, somme toute, générale, universelle.

Un éminent éducateur américain, Robert Maynard Hutchins, lamente le même état de choses qui s'est, à vrai dire, fortement accentué. Il exprime cette idée, très juste, que l'intérêt seul guide désormais les études des jeunes gens. Ils ont, de plus en plus, le choix des sujets sur lesquels, à leur fantaisie, ils établissent leur formation. Hutchins cite le cas typique d'un étudiant de Harvard, âgé de dix-neuf ans, un *sophomore*, qui ne connaît rien de la science, de l'histoire, de la philosophie ni des beaux-arts, mais qui a choisi pour sujet d'étude deux cours d'anglais, un cours de français, un cours de langue

slave, un autre de *semitics*, et qui, avec ce bagage intéressant, mais uniforme et non sans étrangeté, a passé les examens et obtenu le degré qu'il sollicitait.

C'est donc le régime de la plus entière liberté chez l'élève qui a fini par prévaloir, et les autorités, qui savent les défauts du régime, n'osent pas intervenir parce qu'elles craignent qu'on ne les taxe d'*autoritarisme*. Les bases d'une formation vraiment libérale disparaissent ainsi pour faire place à des piliers disparates, enfouis dans un sol meuble, sans attaches.

Ce n'est pas tout. On a multiplié les matières que l'on offre, toujours dans le sens d'une réussite immédiate et hâtive, au choix des étudiants. On a fait *pratique* avant tout. On a préparé à la tâche, au métier, sans s'inquiéter d'autre chose que de satisfaire la clientèle électorale. Hutchins ajoute à la liste de sujets que dressait Stephen Leacock les relations entre garçons et filles, la conduite de l'auto, l'achat critique (*how to buy critically*), la signification de la vie démocratique — ce qui n'est pas si mal, à la condition que l'on

sache s'y prendre — l'art de se faire des amis, la connaissance de soi-même, la vocation, la préparation au mariage, l'information touristique destinée aux hôteliers, aux propriétaires de camps, aux distributeurs de gazoline, — cela afin de permettre à ces trafiquants d'indiquer au besoin les lacs intéressants, les terrains de golf, les endroits où faire un pique-nique après s'être assuré d'une embarcation.

Selon Hutchins encore, on a confié ou cherché à confier à l'école la solution des problèmes sociaux : amélioration du domicile, surveillance de la sécurité commune, harmonie des relations industrielles, équilibre de la production et de la consommation des produits agricoles, prévention de l'érosion par le vent, recours aux soins médicaux « adéquats », comme on dit pour avoir tout dit, logement et urbanisme, et bien autre chose encore.

Sujets excellents, mais qui n'ont pas leur raison d'être à l'école où ils prennent la place d'autres études, et dont, la vie venue, l'homme ne se rappellera pas plus que d'une ombre. Pour les comprendre, les assimiler, en profiter vraiment, l'enfant doit avoir l'expérience

de son milieu. Il ne l'a pas. On doit commencer par lui expliquer les choses qui n'exigent pas cette expérience, afin qu'il soit prêt à pousser plus avant; lui donner les clés de l'expérience: lire, écrire, compter, mais bien. Et c'est précisément ce qu'on ne fait plus. Tout le monde sait, dit incidemment Hutchins, que nos candidats au Ph.D. et nos élèves inscrits à la préparation d'une profession sont des illettrés. Ils ne savent pas lire. De partout, déplore le président Conant, de Harvard, nous entendons des plaintes à propos, non pas du style — passe encore, — mais de l'orthographe de l'étudiant moyen. Apprenons-leur au moins à parler, supplie, de son côté, un juge en chef.

Nous avons deux traits « nationaux », dit quelque part Robert Maynard Hutchins, qui ont chargé l'école américaine au delà de ce qu'elle peut porter: nous repoussons tout ce qui nous paraît abstrait ou théorique, et nous avons une foi naïve dans l'instruction.

Il faut donc avoir recours à autre chose qu'à l'enseignement et reconnaître la vertu formatrice de certains principes ou de certai-

nes disciplines si l'on veut donner à la société, non plus des machines à exécuter une tâche, mais des cerveaux et des volontés.

Car il y a la société, au-dessus de l'entreprise qui attire le jeune homme à sa sortie de l'école et pour laquelle nous supposons qu'il est merveilleusement dressé. Dans l'homme de profession ou de métier, il y a le citoyen. Il faut former la jeunesse à l'exercice d'une carrière, avec tout ce que cela comporte de fermeté, d'attitude, d'auréole, c'est-à-dire de caractère.



Et nous retombons ainsi sur la valeur éducative des institutions et des traditions qu'il faut démontrer aux jeunes gens et qui prolongeront l'action de l'école.

Les institutions forment un groupe imposant. Elles comprennent l'école, dont le rôle m'a surtout hanté au cours de cette étude, mais aussi la paroisse, les associations, et la famille. Autant de puissances pour le bien, et qui exercent leur action sur le caractère.

La paroisse est le centre merveilleusement flexible des influences religieuses. Elle énonce, surveille, applique la pensée de l'Eglise. Ses enseignements, sans cesse renouvelés selon les faits ou les circonstances, mais identiques dans leurs sources; et ses œuvres, si diverses, d'essence divine ou humaine, orientent la vie des fidèles et, en définitive, agissent sur leur caractère. Le prêtre exprime par le prône son double caractère, religieux et civil, sa double autorité de pasteur et de conseiller, de maître de tous les ordres; et son action s'exerce auprès de l'individu, dans les foyers. Je songe au curé de *Maria Chapdelaine*, un peu rugueux d'arêtes, mais consciencieux. C'est un curé de roman, imaginé par un homme, selon la fantaisie de souvenirs ou de racontars. Je préfère *Le Curé de Village*, de Pesquidoux, rivé à son ministère, doux aux autres, dur pour lui-même, compagnon de Dieu auprès de l'homme, vivant exemple d'héroïsme quotidiennement accepté. Ou encore, celui que définit Léon Gérin dans ses admirables travaux sur notre évolution sociale, où le prêtre apparaît dans la

simplicité de son apostolat rayonnant et constructeur.

L'association est une arme puissante. Bien pratiquée, dans un sens énergique et avec constance, elle corrigerait notre individualisme. Elle est, pour l'Anglo-Saxon par exemple, un singulier élément de force et de succès, et une source vive de caractère. En fait, l'attitude de l'Anglais jaillit des aspirations instinctives de tout le groupe ethnique, manifestées et intensifiées dans des associations de toute sorte. Le scoutisme, au besoin, nous servirait d'exemple. On peut n'en pas accepter la formule, vouloir la perfectionner avant de l'adopter, il reste certain qu'elle inspire la détermination et la volonté.

Et j'en viens au foyer. Je me rappelle une réflexion de mon professeur d'économie politique à l'Ecole des Sciences politiques de Paris, Alfred de Foville. Il est curieux, nous disait-il à peu près, que ce soit en Angleterre que l'on vante tant le *home* quand c'est en France que l'on trouve surtout le foyer. Car les Anglais fréquentent volontiers le club. Les Français ne rêvent que de se retirer des

affaires ou de quitter la vie industrielle, même simplement l'usine, pour vivre dans un coin de campagne ou sur les bords de la Méditerranée, dans l'étourdissant soleil du Midi.

Nous avons aussi ce goût à nous installer dans une maison de notre choix. En fermant les yeux, en les ouvrant plutôt puisque le spectacle demeure, on reconstitue l'installation de nos colons et de nos paysans le long du grand fleuve et de ses affluents, et bientôt à l'intérieur des terres. Chacun veut être chez soi, entouré de sa famille; que celle-ci vive au foyer, ou qu'elle s'installe auprès. La vie dans les centres urbains a, malheureusement, modifié cette tendance. La ville a multiplié les locataires et, depuis quelques années, les maisons de rapport où, comme en Europe, des familles logent à des étages superposés ou sur le même palier, quoique l'on constate des retours vers la vie rurale, ou vers le décor rural. Des gens quittent l'étouffante cité ou, s'ils ne la quittent pas, ils s'assurent du moins une propriété à la campagne, qu'ils exploitent de leur mieux et où ils rêvent de s'installer définitivement.

Dans les villes, la famille s'étiole. Ses liens, autrefois si forts, se distendent. Non seulement le caractère n'émane plus d'elle, mais elle perd son caractère au point qu'on ne le reconnaît plus. Pourtant quelle source elle demeure, d'affection, de sauvegarde, de protection, de conduite, de consolation et d'espérance. Je ne sais rien de plus grand, de plus sûr, de plus émouvant qu'une famille unie dans une même pensée d'amour et de liberté.

Ainsi nous gagnons la nation.

Giraudoux publiait, à la veille de la guerre, un livre qui eut du retentissement: *Pleins pouvoirs*. Les titres de chapitres en marquent l'intention: *Le vrai problème français; La France peuplée; La France moderne: nos travaux; La France de toujours: notre conscience*. Que de traits s'appliquent au Canada français dans ce livre de remords et d'espoir. Je m'arrête au dernier chapitre: *La France de toujours: notre conscience*, parce qu'il touche « au point le plus sensible ».

L'auteur a défini la mission de la France, une mission « tellement aisée et évidente », qui pourtant « ne s'accomplit plus qu'avec

des heurts et des à-coups ». Pourquoi ? Après avoir posé la mission, pense-t-il, il reste à interroger le missionnaire : au sein de la France, l'homme, le caractère de l'homme, évolue. Il ne s'agit pas tant d'une crise économique ou financière, ni même internationale, mais d'une crise morale qui, comme l'exprime le titre d'un autre ouvrage de la même époque, « est dans l'homme ».

Or, Giraudoux a recours à une comparaison d'ordre historique qui est ingénieuse : je la retiens sans l'avoir éprouvée davantage.

Pour « juger de l'état moral » d'un pays, il propose une méthode qui paraît simple mais dont on aperçoit les complexités ou les difficiles nuances sitôt que l'on tente de l'appliquer. Une nation remplit sa mission par son « unité morale » si le nom de cette nation et le nom du citoyen qui appartient à cette nation, « coïncident absolument et n'évoquent aucune idée divergente. » Peut-être dirais-je : quand les mots qui désignent la nation et le citoyen ont un sens identique, expriment la même idée, amplifiée de l'individu au groupe.

Lorsque, par exemple, on prononce le mot *Angleterre*, et puis, le mot *Anglais*, l'évocation que l'on fait d'une nation et celle que l'on fait du citoyen de cette nation marquent, si elles ne s'adaptent pas jusqu'à s'absorber, le décalage entre l'être théorique et parfait que l'on évoque et l'être tel qu'il se révèle à l'analyse. On constate, s'il y a lieu, une faiblesse, un manque, par rapport au type historique dans sa plénitude.

Ainsi le mot *Grec*, à l'époque de Périclès ou le mot *Français*, à l'époque de saint Louis — c'est le choix de Giraudoux — expriment « le moment où la Grèce et nous avons fait notre vrai miel », comme le mot *abeille* s'éclaire instinctivement par rapport au mot *ruche*. Il n'y a donc qu'à établir « l'angle de déclinaison » pour juger de l'état d'un peuple.

La France, dans l'esprit de l'univers, répond à un idéal et, toujours dans l'esprit de l'univers, le Français vivant, le Français actuel, évoque un être plus ou moins fidèle à cet idéal. La France, c'est la douceur des mœurs, l'esprit juste, l'attitude stable, le travail méticuleux, la largeur de vues. Voilà les

lumières. Subsistent-elles dans l'homme, dans le Français d'aujourd'hui ? Ou y a-t-il « relâchement dans la trame morale de la nation ? »

Il ne m'appartient pas de trancher ce problème quand Giraudoux lui-même y met tant de délicatesse et de teintes. Mais je retiens ce dédoublement de la nation selon qu'on la regarde dans l'histoire ou en soi; dans son expression la plus élevée ou telle que le monde l'a rendue; dans ses sommets restés classiques ou dans la plaine râpée par le temps. Ainsi, il y a « deux nations », la nation française et l'autre, la nation politique; comme d'ailleurs il y a deux langues, la langue officielle et celle que le peuple forge à son usage.

Peut-on appliquer ces idées à notre pays ? En prononçant le mot *Canada*, quelle image évoquons-nous ? Un passé de labeur, de conquête, de bravoure, d'endurance, de ténacité; le souci de la besogne accomplie, l'amour du métier, la recherche d'un art simple, d'une sincérité malhabile mais fidèle; une société courtoise, des cœurs joyeux et des âmes décidées; une patience à toute épreuve, l'accep-

tation du devoir de toutes les heures; une attitude politique tranchée, au service de notre durée. Et si, après cela, nous prononçons le mot *Canadien-Français*? Apparaissions-nous comme si nous étions diminués, ou refroidis, ou désempanachés? L'héritage que nous avons reçu, qu'en avons-nous fait? Nous en sentons le prix puisque nous le traduisons par des mots: *notre langue, nos institutions, nos droits*. Mais, ces mots, à quoi correspondent-ils dans notre réalité quotidienne? Les portons-nous en dehors des devises officielles, et au dedans de nous-mêmes comme des disciplines? Les mots sont un tel refuge, un si doux oreiller! Ils vivent dans une zone éthérée, lointaine, où ils deviennent vite des ballons captifs.

Reprenons notre devise, mot par mot, puisqu'elle est si impérative.

Notre langue, qu'en faisons-nous? Nous la défendons assez mollement. La pratiquons-nous? Et quelle langue défendons-nous? Celle que nous parlons ou la langue française, qui est tout de même une et indivisible? L'expérience est facile à faire. Il y a sans

doute les livres où nous nous exprimons, les revues, les journaux. Mais il y a aussi la radio, et il y a la rue. Je préfère la langue de la route que l'on retrouve de village en village, un peu usée mais encore riche de mots qui reluisent sans qu'on les frotte et qui sonnent juste et délicieusement comme de vieilles monnaies. Mais dans la ville ou « sur la rue », comme nous disons, quelle pauvreté de vocabulaire et d'accent; et quelle gangrène d'anglicismes. Si c'est là une de nos disciplines, elle est mitée; et si je dis qu'elle est *slack*, la vérité c'est qu'on me comprendra. Nous ne parlons pas un patois — ce qui serait une noblesse et un pur rattachement — mais un jargon, ce qui est une décrépitude. Quand on songe au rôle de la langue, à sa valeur de formation, à ce qu'elle représente pour nous dans le domaine de l'union et de la survivance, et dans celui de l'esprit, et, par surcroît, à ce qu'elle était chez nos ancêtres, même proches de nous, proches à les toucher, on se rend compte de ce que perd notre caractère national, par notre prétentieuse négligence et notre impardonnable insouciance.

Nos institutions — jamais on ne le dira trop — sont nos raisons de vie et nos plus sûres garanties de survie. J'y fais entrer les initiatives religieuses ou sociales, même purement littéraires ou artistiques. Tout ce qui nous associe dans la prière, l'action ou la rêverie. Tout ce qui nous garde, nous guide et nous prolonge. Ces institutions sont-elles des sources suffisantes de caractère ? J'évoque encore ici la puissance que l'Anglo-Saxon tire de l'association, même pour lutter contre lui-même, et se fortifier de cette « opposition constructive » qui assure une large part de son succès.

Nos droits, enfin. Notre Droit d'abord, qui joue un tel rôle dans notre vie individuelle ou sociale, qui façonne notre être civil. La personne humaine et ses responsabilités, la propriété et ses démembrements, la constitution des autorités familiales, la formation et le rayonnement de nos associations, relèvent du droit civil dont les origines sont françaises.

Ainsi, le droit marque pour une très large part le caractère de notre groupe. Il suffit de parcourir nos campagnes pour s'en convain-

cre, nos campagnes qui, à tant de points de vue, demeurent une leçon d'histoire. L'église, les enclos, la maison, la route même, sont des témoignages maintenus par le droit, qui, imprimé dans les choses, en étale au regard la simplicité et la poésie.

J'habite l'été un coin de l'Ile Bizard où, dans un silence émouvant, je réfléchis sur notre travail paysan et l'humanisation qu'il apporte patiemment au sol. Au delà du lac des Deux-Montagnes, par une ogive que forment de grands ormes évoquant la manière large de Corot, j'aperçois dans la limpidité du matin ou l'or rouge du soir, la silhouette de l'église de Saint-Joseph du Lac posée sur le flanc de la colline. On la sent modeste, cette église, ainsi aperçue de loin, mais résistante comme un point de ralliement sur une voie d'éternité.

Sur l'Ile Bizard même, à portée de ma vue, les champs sont depuis longtemps dépouillés de la forêt dont il ne subsiste que de discrets ombrages. L'homme a posé sa maison au bout du champ, près de l'eau, et laissé libre le cœur de l'île où les propriétés s'adossent pour s'élancer de chaque côté. La route

épouse les baies de la rivière. Partout, une incroyable paix que même le travail humain ne trouble pas. En clignant de l'œil, on dirait un paysage de l'Ile-de-France interrompu dans le temps: il y a bien un reste de sauvagerie, des rugosités primitives et de hâtives naïvetés, mais l'ensemble s'achemine vers la perfection d'un ouvrage achevé où l'on perçoit l'obscur germination du droit qui garde ces choses en place, comme il les a ordonnées.

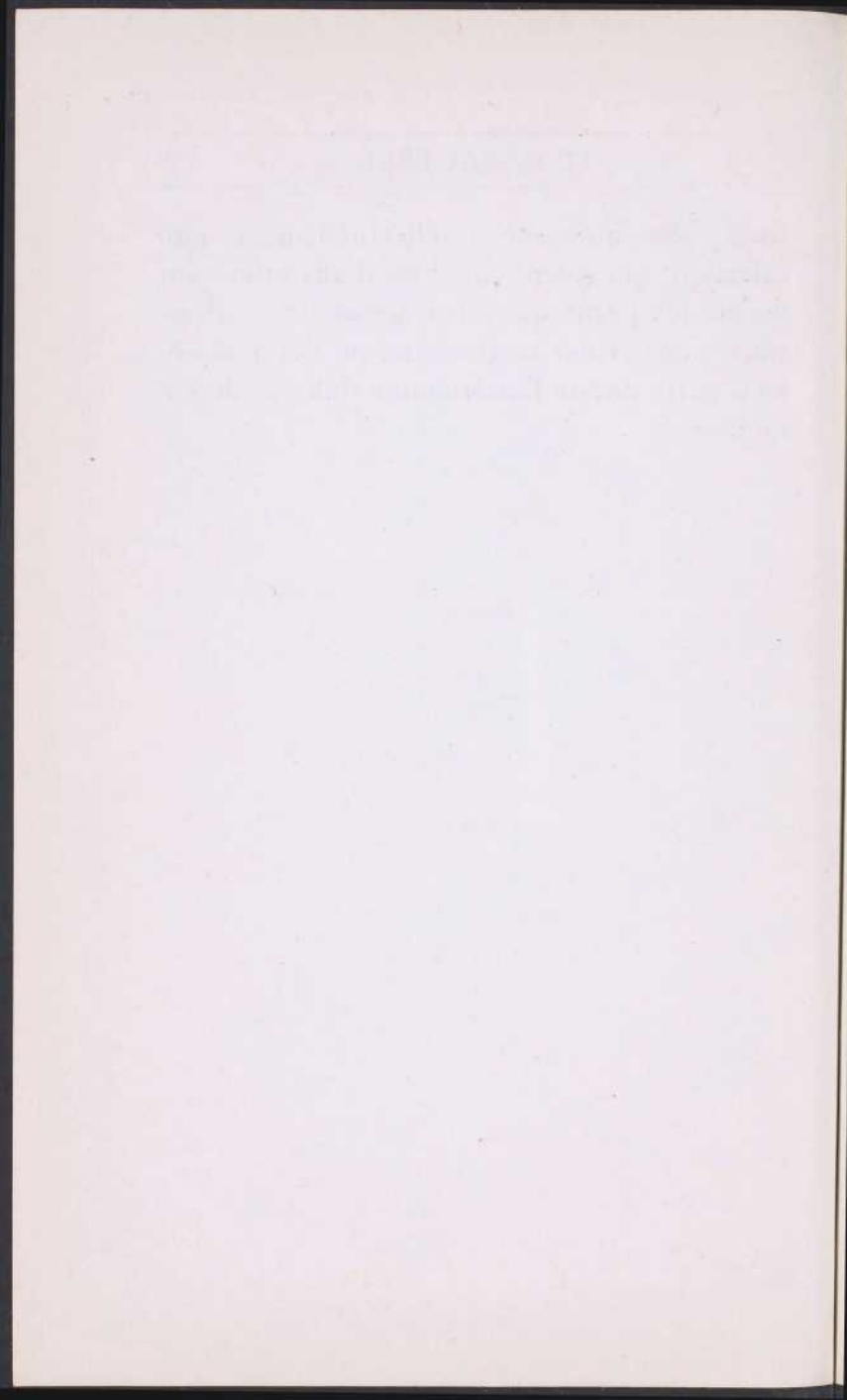
Nos droits publics ensuite. Ils évoquent les dures conquêtes accomplies par nos aïeux et sont ainsi un incessant rappel de la primauté du caractère. Sans doute, n'avons-nous pas désappris la leçon ni repoussé l'attitude qui nous viennent de nos pères; il en subsiste, en tout cas, avec le souvenir, une volonté d'inspiration dont nous emplissons volontiers les cadres de manifestations publiques où nous sommes passés maîtres. Est-ce suffisant ?

Je réclamerai encore ici, comme une base nécessaire, la connaissance. La familiarité du passé oriente l'avenir. Dans bien des cas — dans celui de notre fidélité à nos origines en

particulier — nos ancêtres ont décidé pour nous. Ils ont indiqué le chemin que nous avons pris pour toujours; et ils l'ont jalonné de leurs vertus et de leurs résistances. Nous n'interrogerons jamais trop le secret de leurs actes. A l'issue de la conquête, ils se sont mis à l'étude des doctrines constitutionnelles que le vainqueur leur imposait et ils en ont dégagé le principe au profit de leur propre liberté. C'est une grande leçon que nous avons oubliée dans les déroutantes complications des intérêts. Notre puissance serait singulière si nous l'utilisions au delà du champ électoral pour la reconnaissance de nos droits acquis et dans un esprit de collaboration sans faiblesse d'où nous aurions l'espoir de faire jaillir un Canada apaisé, uni et prospère.

Quelques années avant la guerre, Weygand prononçait une conférence intitulée: *Comment élever nos fils*. Il s'attachait désespérément au caractère qu'il fondait sur « les vertus propres du Français: bon sens et équilibre, finesse, honnêteté, tolérance et confiance en soi », à quoi j'ajouterais: courage et fermeté. « Formons, disait-il, des hommes

forts, physiquement, intellectuellement, moralement, qui soient capables d'affronter sans fléchir les périls qui nous menacent. » Pussions-nous réunir ce faisceau qui donnera enfin à notre nation l'incalculable richesse du caractère.



CONFIRMATION



Une société d'étudiants me confiait, il y a quelques années, de préciser les préoccupations de l'universitaire catholique dans le domaine économique et politique. Je n'ai pas prétendu épuiser, ni même effleurer ce vaste sujet. Je me suis contenté de rechercher les raisons de ces préoccupations qui s'imposaient à notre inquiétude, dans l'espoir qu'il en découlerait quelque enseignement sur l'étendue et les caractères de nos responsabilités.



L'idée mène le monde, qu'elle germe de l'intellect humain ou de la succession des faits.

Deux grands phénomènes ont agi sur le ressort de l'économie et sur celui de la politique. Pour l'économie, ce fut la naissance,

l'expansion et l'emprise de ce que Daniel-Rops appelle le *productivisme*. Pour la politique, l'accession des masses au pouvoir.

Le moyen âge avait été l'âge d'or des corporations; et elles s'étaient maintenues durant des siècles. L'artisan subissait un long apprentissage: des années parfois. Entré dans la corporation, il devenait compagnon et, à certaines conditions, l'exécution d'un chef-d'œuvre, par exemple, acquérait la maîtrise.

La corporation présentait des avantages. Le maître et le compagnon besognaient l'un à côté de l'autre et surveillaient l'apprenti; la production était soignée, comme en témoignent les œuvres que le temps et la guerre ont épargnées. On avait le souci de l'ouvrage bien fait, du métier. On travaillait dans une atmosphère de collaboration et d'entr'aide.

Comme toute institution humaine, la corporation avait ses inconvénients. Etroitement règlementée, soumise à de sévères disciplines, jalouse de ses privilèges, son essor était gêné par d'interminables procès.

La révolution industrielle, qui s'est produite à la suite des grandes inventions de la

fin du XVIII^{ème} siècle, en brisant les cadres de la corporation, a clos l'ère du métier. Peu à peu, l'artisan quitta son domicile pour l'usine où la machine s'installait. La plus sérieuse conséquence de ce mouvement fut de séparer le capital et le travail. Cette scission s'était amorcée déjà sous le régime transitoire des manufactures où la puissance motrice, tirée directement de la nature, n'était utilisée que sous une forme restreinte.

Deux masses se constituent, deux forces qui, au cours du siècle suivant, se heurteront.

En même temps, — la Révolution française éclatait à l'époque où l'industrialisme moderne naissait — les peuples obtenaient, avec le suffrage, le pouvoir politique. Plus lente dans certains pays, plus rapide ailleurs, cette conquête, qui se poursuit tout le long du XIX^{ème} siècle, donne aux formations populaires une singulière puissance pour la défense de ce qu'on avait appelé, quelques années auparavant, « leurs prétendus intérêts communs ».

Tels sont les faits.

La réaction fut prompte. Aux résultats so-

ciaux, très vite décevants, qui accompagnèrent l'évolution économique, les sociologues, les économistes et, plus tard, les législateurs, opposèrent le renouveau de leurs doctrines ou l'efficacité de leur action.

L'idée fondamentale de l'Ecole dite orthodoxe ou libérale est qu'il existe une harmonie économique issue du libre jeu des forces naturelles. La science aurait pour objet de découvrir ces forces et de les analyser, sans plus. Les lois économiques conduiront à la prospérité pourvu que l'homme n'enraie pas leur action. La liberté assure le bonheur de l'individu et, par rayonnement, le bien-être social. Il n'y a pas lieu d'intervenir dans le monde économique si ce n'est pour faire respecter l'ordre naturel. Là se borne le rôle de l'Etat. « Placez des cailloux dans une boîte, a-t-on dit, ils s'ordonneront d'eux-mêmes. » Ainsi des hommes, dans les cadres mouvants d'une société.

Un second principe fait de l'intérêt personnel la norme des actions humaines: chacun poursuit son avantage, et voilà le ressort de l'activité et l'origine de l'altruisme.

Ainsi constituée en liberté, l'économique s'apparente aux sciences naturelles dont elle affecte l'objectivité: elle constate ce qui est ou ce qu'elle prétend qui est, sans se soucier, et par principe, de ce qui doit être.

Si l'Ecole classique a eu le mérite d'établir l'économie politique et de lui fixer des cadres où elle tient encore, elle a faussé la vision des réalités en leur substituant l'*homo œconomicus*, sensible à son intérêt et sourd à celui des autres, jouet de la loi de l'offre et de la demande qui rétablirait l'harmonie au seul poids de ses deux plateaux.



Quelle est, sur ce point, l'attitude des catholiques sociaux ?

Attachés à l'humanité des problèmes économiques et aux mesures qui la sauvegardent, ils ont néanmoins le souci des libertés essentielles. Cela est sensible dans les Encycliques et dans les traités ou les ouvrages d'économie politique publiés par des catholiques.

L'existence de lois économiques est recon-

nue par l'Ecole catholique, qui plaide le caractère scientifique de l'économie politique et, partant, ses facultés de prévision. L'irréductible contradiction a résidé — du moins jusqu'à ces dernières années — dans l'idée même que les catholiques sociaux se font de la science économique.

Pour eux, l'économie politique est, en premier lieu, une science morale ayant, avec ses méthodes propres, un objet qui n'est pas la seule richesse. L'homme produit la richesse pour l'homme. La science économique se préoccupe donc de l'homme, de l'activité humaine appliquée aux satisfactions d'origine ou d'ordre matériel. Attitude ancienne, que l'on retrouve chez des économistes comme Sismondi — un protestant —, Ott, Villeneuve-Bargemont, Périn, et d'autres.

Il est curieux de relire ces opinions exprimées, au cours du XIX^{ème} siècle, en marge du libéralisme. « On a regardé la richesse ou la théorie de l'accroissement de la richesse — écrit Sismondi dans ses *Etudes sur l'Economie politique* — comme le but spécial de l'économie politique. La science sociale a toujours

et doit toujours avoir pour objet les hommes réunis en société. » Termes confus, imprécis même, où s'affirme néanmoins une vérité fondamentale.

Villeneuve-Bargemont, en 1834, publia une *Economie politique chrétienne*. En 1851, A. Ott fit paraître un *Traité d'économie sociale ou l'économie politique coordonnée au point de vue du progrès*. On y trouve ces lignes: « C'est parce qu'elle fait de l'économie politique une science des choses, parce qu'elle l'a assimilée aux sciences des corps bruts, à la physique et à la chimie, que l'école anglaise a pu se fourvoyer à ce point d'oublier complètement l'homme, pour lequel toutes les richesses sont faites. »

Commentant l'encyclique *Rerum Novarum*, Charles Périn écrivait: « L'économie politique s'occupe de ce qu'elle appelle l'ordre matériel, c'est-à-dire de l'ordre dans lequel l'homme exerce son activité sur les choses du monde extérieur pour en tirer sa subsistance. Quand on traite de l'ordre économique et de la science qui en expose les lois, il y a à signaler d'abord ce caractère particulier: que dans cet ordre

on se trouve placé aux confins des deux mondes entre lesquels se partage la création, le monde de l'esprit et le monde de la matière. L'économiste, pour atteindre l'objet de sa recherche, a donc à considérer en même temps les lois qui régissent le monde moral et les lois qui régissent le monde physique. Ces lois, il ne les étudie pas en elles-mêmes, il les prend telles que la nature les lui offre; il se borne à en exposer les applications, à en signaler les effets quant à la prospérité des sociétés dans l'ordre matériel, à montrer comment elles agissent sur le travail producteur de la richesse et sur la distribution de la richesse créée par le travail. »

Ces idées, dégagées aussi dans le cours du XIX^{ième} siècle par les grands catholiques sociaux, de Lacordaire au comte de Mun, s'épanouissent dans l'Encyclique *Rerum Novarum* et pénètrent les enseignements de notre Ecole. L'objet de l'économie est la richesse et l'homme. Voilà ce qui est.

L'oublier, c'est fausser l'observation. L'attitude des catholiques sociaux est scientifique, s'ils s'attachent à un sujet dont ils ne négli-

gent aucun aspect. « Recherches historiques, géographiques, juridiques, psycho-physiologiques, enquêtes statistiques, écrivait M. Eugène Duthoit, le catholique pratique volontiers tous ces procédés d'observation, et, sous le rapport de l'exactitude et de la probité inflexible dans la constatation des faits, il entend n'être inférieur à aucun des bons ouvriers de la science économique. »

Science morale, l'économie politique est aussi une science pratique, ou, si l'on peut dire, *normative*. Science de ce qui est, elle ne déroge pas en se portant vers ce qui doit être. Le savant peut donc « interpréter » et « corriger » la réalité.

Aussi les catholiques ont-ils largement participé à l'élaboration des législations sociales dressées contre les abus de l'industrialisme; ils ont pris nettement attitude sur les initiatives sociales rattachées à l'usine, le salaire raisonnable, l'élargissement de la notion de profit, l'infiltration des idées de justice.

Pour s'en convaincre, il suffit de rapprocher deux pensées, celle de Léon XIII et celle de Rockefeller, l'une issue des sérénités du Va-

tican, l'autre forgée dans l'usine moderne. Deux textes à retenir s'ils nous apportent une première confirmation.

Léon XIII énonçait de grands principes, s'élevait au-dessus de la mêlée pour faire entendre, dans sa pureté, la voix de l'éternelle vérité: « L'erreur capitale dans la question présente, c'est de croire que les deux classes sont ennemies nées l'une de l'autre, comme si la nature avait armé les riches et les pauvres pour qu'ils se combattent mutuellement dans un duel obstiné. C'est là une aberration telle qu'il faut placer la vérité dans une doctrine absolument opposée; car de même que, dans le corps humain, les membres, malgré leur diversité, s'adaptent merveilleusement l'un à l'autre, de façon à former un tout exactement proportionné ou qu'on pourrait appeler symétrique, ainsi, dans la société, les deux classes sont destinées par la nature à s'unir harmonieusement et à se tenir mutuellement dans un parfait équilibre. Elles ont un impérieux besoin l'une de l'autre: il ne peut y avoir de capital sans travail ni de travail sans capital. La concorde engendre l'ordre et la beauté;

au contraire, d'un conflit perpétuel il ne peut résulter que la confusion des luttes sauvages. Or, pour dirimer ce conflit et couper le mal dans sa racine, les institutions chrétiennes possèdent une vertu admirable et multiple. Et d'abord toute l'économie des vérités religieuses, dont l'Eglise est la gardienne et l'interprète, est de nature à rapprocher et à réconcilier les riches et les pauvres en rappelant aux deux classes leurs devoirs mutuels, et avant tous les autres ceux qui dérivent de la justice... Les patrons ne doivent pas traiter l'ouvrier comme un esclave; il est juste qu'ils respectent en lui la dignité de l'homme relevée encore par celle du chrétien... Parmi les devoirs principaux du patron, il faut mettre au premier rang celui de donner à chacun le salaire qui convient. »

Dans un moment troublé par la menace révolutionnaire, Rockefeller, devant la *United States Chamber of Commerce*, prononçait ce credo: « Je crois que le capital et le travail sont des associés, non des ennemis... Je crois que le but de l'industrie doit être d'assurer le bonheur social autant que le bien-être maté-

riel... Je crois que tout travailleur a droit au travail, à un salaire juste. Je crois que l'application de principes justes ne peut manquer de produire de bonnes relations; que la lettre tue et que l'esprit vivifie; que la forme est secondaire tandis que les sentiments et les convictions ont la plus haute importance, et que c'est seulement dans la mesure où les patrons seront animés de l'esprit de justice, de *fair play* et de fraternité, que les systèmes fonctionneront à l'avantage de tous. »

Les encycliques qui ont suivi *Rerum Novarum* reprennent, pour les préciser, les principes posés par le grand pontife: ainsi s'élabore une série de vérités d'ordre pratique qui présentent une remarquable unité.

Entre les encycliques *Rerum novarum* et *Quadragesimo anno*, quarante ans se sont écoulés; si les mêmes injustices sociales persistent, la doctrine de l'Eglise ne s'est pas modifiée. La papauté s'élève avec la même énergie contre la division des classes, l'inégalité criante dans la répartition des biens matériels qui enrichit les uns et maintient les autres dans une misère imméritée. Le ton décidé de

cet enseignement ne laisse pas de doute sur l'attitude et les intentions de l'Eglise. Attitude qui n'est pas nouvelle si le catholicisme, sans renier le principe de la charité, « l'âme de sa doctrine », a toujours réclamé la recherche et le respect de la justice sociale. Ces préceptes, restés les mêmes depuis leur source divine, se sont merveilleusement adaptés aux évolutions du monde économique. L'Eglise n'admet pas que la richesse fasse la préoccupation essentielle, sinon unique, de l'humanité; elle réclame au contraire pour les déshérités un traitement plus généreux.

Les papes défendent la propriété, prêchent la collaboration du capital et du travail, réclament un juste salaire qui rende l'épargne possible, libère de l'usine les femmes et les enfants, reconstitue et sauvegarde la famille. Ce juste salaire, ils ne le croient possible que si la vie économique est orientée dans le sens des réformes sociales par l'établissement d'entreprises saines, où les salaires s'adapteront au coût de la vie et apporteront à chacun des biens suffisants pour une « honnête subsistance et pour élever les hommes à ce degré

d'aisance et de culture qui, pourvu qu'on en use sagement, ne met pas obstacle à la vertu, mais en facilite au contraire singulièrement l'exercice. »

Le catholicisme social ne recule pas devant *l'interventionnisme* « quand la nécessité le réclame »; mais il ne s'appuie pas uniquement sur l'Etat pour établir la justice sociale. Il admet que l'Etat défende l'individu, il préconise et approuve une « *politique sociale* », source d'un ordre nouveau qui, par une législation « concernant les travailleurs, leur santé, leurs forces, leur famille, le logement, l'atelier, les salaires, l'assurance contre les risques du travail » procure aux travailleurs « le respect des droits sacrés qu'ils tiennent de leur dignité d'hommes et de chrétiens ». Dans certains cas, il faut recourir à la collectivité ou à « de puissantes collectivités » mais sans socialiser la production, sans absorber l'individu dans les cadres rigides d'un Etat dominateur.

L'homme a droit à la liberté d'association, à la constitution de corporations libres d'agir sous la simple surveillance de l'Etat et pourvu qu'elles ne soient pas « mises au service de

« fins politiques particulières ». Les professions organisées régleraient elles-mêmes leurs intérêts et corrigeraient le contrat de travail par une participation du travail à la gestion des entreprises.

Evidemment, cela n'est possible que si l'on réforme le régime capitaliste dont les abus sont devenus « intolérables ». « Ce n'est pas la constitution du régime capitaliste qui est mauvaise, écrit Pie XI; mais il y a violation de l'ordre quand le capital n'engage les ouvriers ou la classe des prolétaires qu'en vue d'exploiter à son gré et à son profit personnel l'industrie et le régime économique tout entier, sans tenir aucun compte, ni de la dignité humaine des ouvriers, ni du caractère social de l'activité économique, ni même de la justice sociale et du bien commun. »

Le rattachement de la science économique à la moralité est donc sensible, et l'expérience justifie aujourd'hui ceux qui ont toujours pensé que l'objet de l'économie politique est double, physique et moral.

Aux raisons profondes et traditionnelles que nous avons de croire en nos enseigne-

ments, ajoutons celles que nous fournit la pratique, pour laquelle tant de gens n'ont que du respect. Notre doctrine est une doctrine de paix, de justice et de liberté. Elle est efficace et d'un singulier rendement. Attachons-nous-y comme à une chose qui est loin d'être une pure théorie, et ne laissons pas de la proposer dans son ampleur.



L'orientation récente de la pensée économique apporte enfin aux catholiques une remarquable confirmation: le libéralisme social accepte carrément que la science économique envisage les répercussions humaines du fait économique.

Sous le titre *Dictature ou liberté*, Louis Marlio publiait en 1939-1940 une série d'articles sur la crise qui, après la première grande guerre, s'est abattue sur le monde. Ayant montré les méfaits ou les échecs des dictatures et des régimes *interventionnistes*, il préconisait le retour à la liberté, non à la liberté tout court, celle des économistes classiques, mais à

une liberté atténuée, adaptée aux conséquences sociales de l'individualisme. Dans un dernier article: *Un nouvel ordre social*, il définissait le *libéralisme social*, que d'autres appellent le *néo-capitalisme*.

Ce « libéralisme constructif » admet le jeu des forces économiques, donc l'existence de lois naturelles; mais il se distingue du libéralisme orthodoxe en ce que, au lieu d'être un « système de la production » rigide, intangible, agent de prospérité et même de bonheur, par la seule application de ses principes immuables, il est « une philosophie définissant un ordre nouveau de vie collective ». Il tient compte, non seulement des conditions économiques où s'exerce l'activité de l'homme, mais de leurs conséquences sociales et morales. « Le libéralisme social admet que, dans l'arbitrage que les gouvernements sont obligés d'effectuer entre les lois économiques et les autres considérations, ils peuvent, pour des motifs valables et légitimes, prendre, en matière d'économie, des mesures qui ne correspondent pas exactement aux conditions optima qui permettraient d'obtenir par le libre

jeu des prix et de la concurrence le maximum de production pour le minimum de prix. »

Marlio cite quelques témoignages qui sont pour nous précieux comme sa propre pensée :

Un syndicaliste, Louis Vernon, reconnaît dans le nouveau libéralisme un « état d'esprit » plutôt qu'un système, et un état d'esprit assez proche de celui qui anime le monde ouvrier. Une conjonction est possible entre les forces dressées contre les abus du capitalisme pour sauvegarder « les libertés essentielles ».

Marlio donne aussi l'opinion de Gaston Pirou et de Pierre Gaxotte : « Spécialisé dans l'analyse des relations économiques, écrit Pirou, l'homme de science incline fatalement à les considérer comme un tout autonome, ou à leur accorder primauté sur les aspects *non économiques* de la vie sociale. Là encore, le réformateur et l'homme d'Etat viendront corriger cet exclusivisme. Ils lui rappelleront qu'à côté des valeurs économiques il existe des valeurs *nationales* et des valeurs *sociales*, qui sont souvent en fait, et qui sont peut-être en raison, *supérieures*. A l'économie pure, abstraite, et par là même partielle-

ment irréaliste, ils l'obligeront à joindre une économie *politique* plus synthétique et plus concrète. »

Gaxotte écrit de son côté : « Si le capitalisme représente la forme la plus efficace d'organisation économique, il ne peut se défendre — mais victorieusement — que sur le plan subordonné qui est le sien, dominé par les valeurs religieuses, morales, intellectuelles et politiques qu'il est incapable de fournir et incapable de remplacer. »

Ainsi considéré, le libéralisme économique n'est pas une science mais un art qui permettra d'établir un ordre social fondé sur les lois économiques, mais tenant compte des faits qui orientent l'histoire des peuples et leur psychologie, « car la conception philosophique, morale ou religieuse qu'un peuple se fait de ses besoins et *sa propre définition du bonheur* déterminent, plus que toute autre donnée, les conditions que doit remplir un ordre social pour leur être adapté. »

Conquérir et installer la richesse suffirait à un groupe qui ne se soucierait pas des répercussions sociales de ses progrès, et s'attache-

rait uniquement aux résultats d'ordre matériel. Une communauté qui n'aurait que la préoccupation d'établir solidement des valeurs morales se désintéresserait du rendement de la vie économique. Mais les peuples ont à la fois des ambitions de richesse et des aspirations sociales. Il est légitime qu'ils satisfassent les unes et les autres.

L'ordre nouveau reposera donc sur deux principes: la liberté dans le domaine économique, exception faite de certaines interventions de l'Etat (défense, sûreté, monnaie, services publics); et « la pratique d'une politique *sociale* assez progressive pour que, sans verser dans la démagogie, le système de production libérale soit avantageux pour le grand nombre ».

Quelle confirmation de notre doctrine, venue d'où nous devions le moins l'attendre ! Que disons-nous d'autre ? Que la liberté saine est à souhaiter; que les lois économiques existent mais qu'elles doivent plier sous les exigences morales.

Je ne discute pas les idées de Marlio, je ne les expose même pas plus avant. Elles sont

intéressantes et, dans l'ensemble, admissibles. Il suffit qu'elles confirment notre attitude; qu'elles reconnaissent avec nous — pour revenir à ce que j'indique au début de cette étude — que la science économique est aussi bien un art, qu'elle ne se contente pas de poser des principes mais qu'elle les poursuit dans leur application; qu'elle n'est pas, au surplus, la science de la richesse, comme on l'a longtemps définie, mais aussi la science de la répartition des biens avec ce que cela comporte de préoccupations morales et même — je suis heureux de trouver ce mot sous la plume de Marlio — de préoccupations *nationales*.



Ainsi se révèle une gradation des valeurs que Paul Hazard établit sous un autre jour quand il distingue, dans une brochure intitulée : *Ce que nous devons défendre*, « les valeurs instructives; les valeurs qui engagent la conception de la vie; et les valeurs profondes, qui sont de l'ordre intellectuel et moral ».

Les valeurs instructives sont la connaissance du milieu et de l'homme.

Je me réjouis qu'on les mette en lumière, à la base de l'édifice. Traduites en langage de pédagogue, ces valeurs s'expriment par les sciences naturelles, la géographie et l'histoire. Précieuses disciplines, sans lesquelles on ne construit rien qui tienne, et qui nourrissent les mots de réalité. Elles nous rattachent à la terre et aux traditions de labeur et d'endurance qui ont musclé nos ancêtres. Par-dessus tout, elles éveillent et entretiennent la volonté et justifient l'amour. Voilà un des secrets de la France. J'ai toujours admiré combien le Français met d'attendrissante poésie et de doux orgueil à chanter sa patrie et le charme de la vie épanouie sur le sol.

Paul Hazard n'y manque pas, après tant d'autres: « Quand on revient du Nouveau-Monde, quand on débarque dans l'un de tes ports pour gagner Paris, et qu'on retrouve ce parfait damier dont chaque case est une prairie, un champ, un bois, un village d'où s'élève un clocher, on est ému de voir inscrite, sur la face de la terre, la preuve de cette parfaite union de l'homme et de la terre. »

Les valeurs de caractère traduisent la vie.

les mœurs du peuple. Elles nous rattachent à nos origines et nous dictent, depuis le passé, nos attitudes. Elles constituent la civilisation française. Elles inspirent une vie douce et large, traversée de loisirs, fortement attachée au travail, éloignée d'un mécanisme omnipotent, éprise d'indépendance.

Les valeurs profondes, enfin, dégagent les droits de la personne humaine chargée de responsabilités libres. Elles écartent les prétendues exigences de la race. Elles sont inspiratrices de modération, de clarté, de goût, de vérité. Jamais nous ne connaissons assez ces valeurs qui sont notre vie.

M. Jean Lacroix énonçait les mêmes idées dans une conférence sur *Les Eléments constitutifs de la notion de civilisation*, prononcée devant la *Semaine sociale* de Versailles, en 1936.

On retrouve à la base d'une civilisation, des « éléments terrestres et charnels » qui correspondent aux valeurs de connaissance. Mais l'homme se dégage de la nature, il la domine, il s'en empare par la technique qui résulte de la science et de l'art. Sur cette activité plane

la religion reliée à la réalité par le droit, « ordre codifié ». Le juriste jette le pont entre les forces réalistes — faits sociaux — et les éléments spirituels, — faits transcendants. Il intervient pour « appliquer les règles morales aux faits sociaux. Le droit n'est pas un idéal strictement spirituel, ni le pur fait sociologique, mais la morale en tant que s'appliquant à la réalité sociale... Le juriste, en un sens, c'est le type du civilisateur, s'il est vrai que civiliser ce soit incarner le spirituel dans le temporel ».

La civilisation est une. Elle fait triompher l'esprit sur la matière. L'homme — la personne humaine, et non la race ou la force — épanouit sa puissance: il « humanise », il socialise. La civilisation est « l'intelligence agissant sur le monde ».

Enfin, « est insuffisante toute théorie de la civilisation qui ne s'achève pas en une philosophie et même en une théologie de l'Incarnation. Si une jeunesse vibrante, qui s'écarte de plus en plus du matérialisme comme de l'idéalisme et découvre peu à peu la valeur d'un réalisme spirituel, a choisi Péguy comme son

maître et son chef, c'est qu'il n'a pas voulu séparer le spirituel et le charnel, et a conçu et vécu la civilisation comme une insertion du spirituel dans le charnel et une sorte de continuation de l'Incarnation, d'association de l'homme et de la nature, tout entière vouée à l'œuvre rédemptrice. »



Ce réalisme spirituel, inspiration d'un poète, n'est-ce pas ce que l'on propose aux foules de demain, assoiffées de sécurité sociale ?

Connaissions donc d'abord notre doctrine, pour en apprécier la valeur pratique, la valeur d'action; et la vivre, c'est-à-dire en pénétrer nos énergies afin qu'elle rayonne dans nos œuvres et, par là, apporte à notre société des éléments suprêmes de paix et de justice sans quoi tout n'est que recommencement.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

911010108
TOP SECRET

TABLE DES MATIÈRES

[illegible]

Achevé d'imprimer à Montréal
sur les presses de Thérien Frères Limitée
le vingt-trois avril mil neuf cent quarante-six
pour les Éditions de l'Arbre Inc.



L'Arbre

POLITIQUE

- JOHN GUNTHER — L'Amérique latine
W.-H. CHAMBERLIN — Le Canada vu par un Américain
LÉON BLUM — L'Histoire jugera
PAULINE CORDAY — J'ai vécu dans Paris occupé
THOMAS KERNAN — Horloge de Paris, Heure de Berlin
ANDRÉ DAVID — Message à de jeunes Anglaises
ROBERT NIVELLE — Mais la France sourit quand même
EMIL LUDWIG — Mackenzie King
— David et Goliath
— La Conquête morale de l'Allemagne
HÉLÈNE J. GAGNON — Blanc et noir
JOSEPH E. DAVIES — Mission à Moscou
JEAN DE LA ROCHE et JEAN GOTTMANN — La Fédération Française

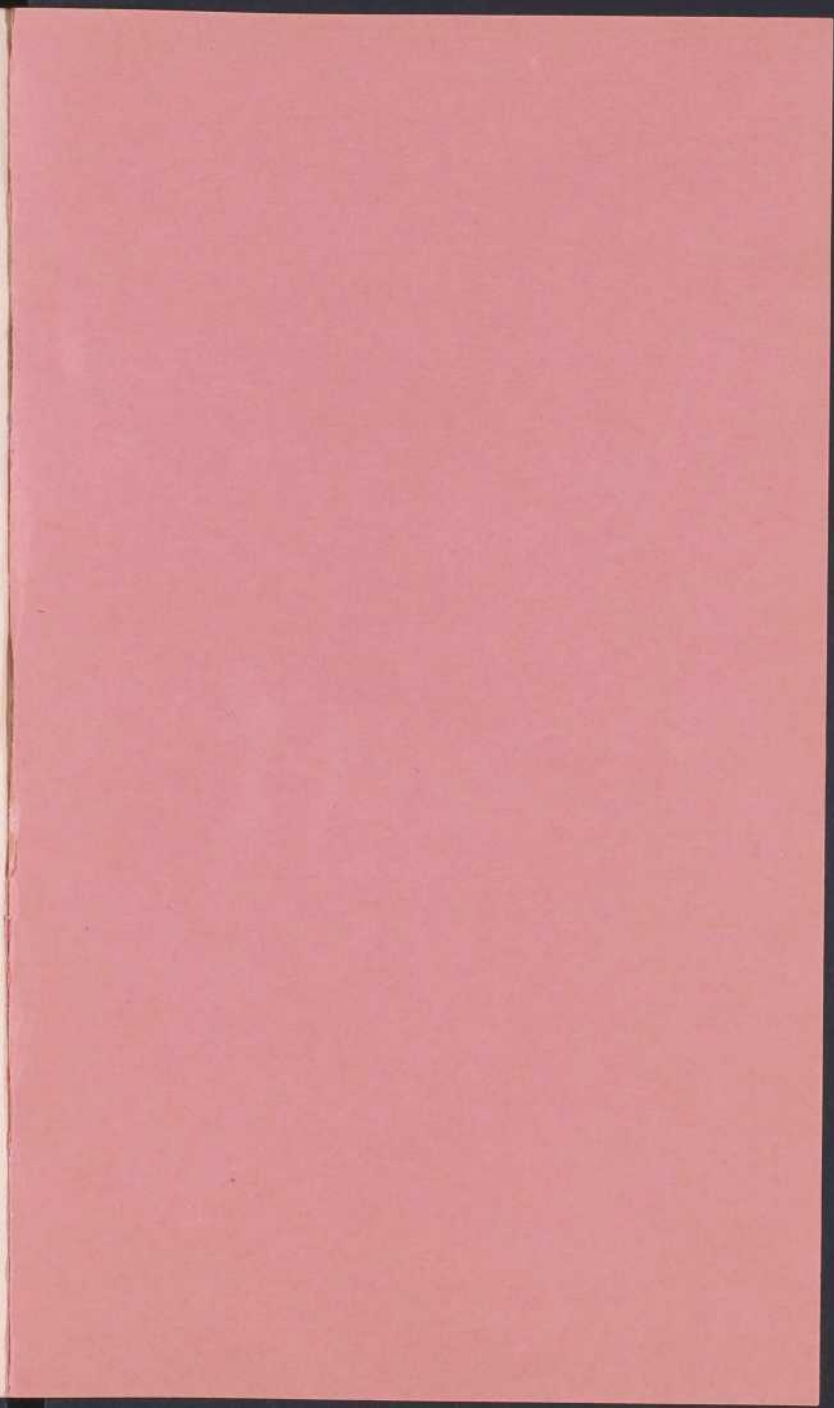
COLLECTION

"PROBLÈMES ACTUELS"

- JACQUES MARITAIN — Le Crépuscule de la civilisation
M.-A. COUTURIER — Art et catholicisme
COMTE SFORZA — Les Italiens tels qu'ils sont
YVES SIMON — La Grande crise de la République Française
UN DIRIGEANT FRANÇAIS — Témoignage sur la situation actuelle
en France *Préface de Jacques Maritain*
AUGUSTE VIATTE — L'Extrême-Orient et nous
GUSTAVE COHEN — Lettres aux Américains
DON LUIGI STURZO — Les Guerres modernes et la pensée catholique
COMTE SFORZA — Demain, il faudra faire grand
G.-A. BORGESE — La Marche du fascisme

COLLECTION "FRANCE FOREVER"

- JEAN GOTTMANN — Les Relations commerciales de la France
CHARLES OBERLING — Le Problème du cancer
DANIEL CORDIER — Problèmes de médecine de guerre
PAUL RIVET — Les Origines de l'homme américain
A. ALBERT — Le Bandjoun (Cameroun français)
ANDRÉ MAROSELLI — Des prisons de la Gestapo à l'exil
HENRI LAUGIER — Combat de l'exil
E. AUBERT DE LA RÛE — Saint-Pierre et Miquelon
— Les Nouvelles Hébrides
ANDRÉ GLARNER — De Montmartre à Tripoli
JACQUES ROUSSEAU — L'Hérédité et l'homme
MIRKINE-GUETZEVITCH, R. P. COUTURIER, R. P. DUCATILLON,
HENRI LAUGIER, GUSTAVE COHEN, PAUL VIGNAUX,
JEAN BENOÎT-LÉVY ET AUTRES — L'Oeuvre de la Troisième République





Date d'échéance du prêt

Date of return

--	--

BNQ



000 415 740